

HISTOIRE ET ÉPIGRAPHIE DANS LA RÉGION DE VLORA (ALBANIE)

Vasil BERETI*, François QUANTIN**, Pierre CABANES***

Résumé. – Cette étude propose une synthèse sur la géographie historique de la région du golfe de Vlora en Albanie, en particulier à propos de l'identification du site antique situé à Treport. De nouvelles inscriptions grecques provenant de cette région de l'Illyrie méridionale, qu'elles soient inédites ou mal connues, sont réunies et commentées. De l'époque archaïque à la période romaine tardive, ces textes nous renseignent sur de nombreux aspects de la vie antique dans ces régions.

Abstract. – This study presents a research on the history and the greek epigraphy of Southern Illyria and proposes a synthesis concerning the historical geography of the region of the gulf of Vlora in Albania, and more specifically the identification of an antique site situated in Treport. New Greek inscriptions from this region, whether newly discovered or superficially known, have been put together and commented on. From the archaic period to the late Roman period, these texts inform us about numerous aspects of antique life in these regions.

Mots-clés. – Épigraphie grecque, Illyrie méridionale, géographie historique, Treport, Thronion, Orikos, Eubéens/Abantes, Amantia, Apollonia.

* Institut archéologique d'Albanie.

** Université de Pau - IRAA (USR 3155 du CNRS).

*** Université Paris X - Nanterre.

La région du golfe de Vlora en Albanie (fig. 1) a la particularité d'être située sur la rive orientale de la mer Adriatique dans le secteur le plus proche de la côte italienne : entre l'île de Sazan et Otranto, la largeur du bras de mer est réduite à 72 kilomètres. La dénomination de « Canal d'Otrante » marque la limite toute théorique entre mer Adriatique au Nord et mer Ionienne au Sud. La côte albanaise bénéficie, en plus, d'un golfe bien abrité des vents d'Ouest et du Nord par la presqu'île du Karaburun ou Monts Acrocérauniens qui s'avancent vers le Nord-Ouest ; ce golfe peut accueillir tout navire, grâce à ses eaux profondes. Ces conditions

de situation ont naturellement attiré les hommes très tôt dès l'Antiquité. Il est intéressant d'essayer de préciser dans quel ordre chronologique ont été fondés puis se sont développés ces établissements humains. Il faut bien dire que les informations fournies par les sources littéraires sont souvent bien insuffisantes ; la recherche archéologique qui progresse bien dans cette région apporte des renseignements précieux, tandis que la documentation épigraphique comble quelques-unes des nombreuses lacunes dans l'histoire de ces établissements humains. Dans la préparation du *Corpus des inscriptions grecques de l'Illyrie méridionale et d'Épire* (CIGIME)¹

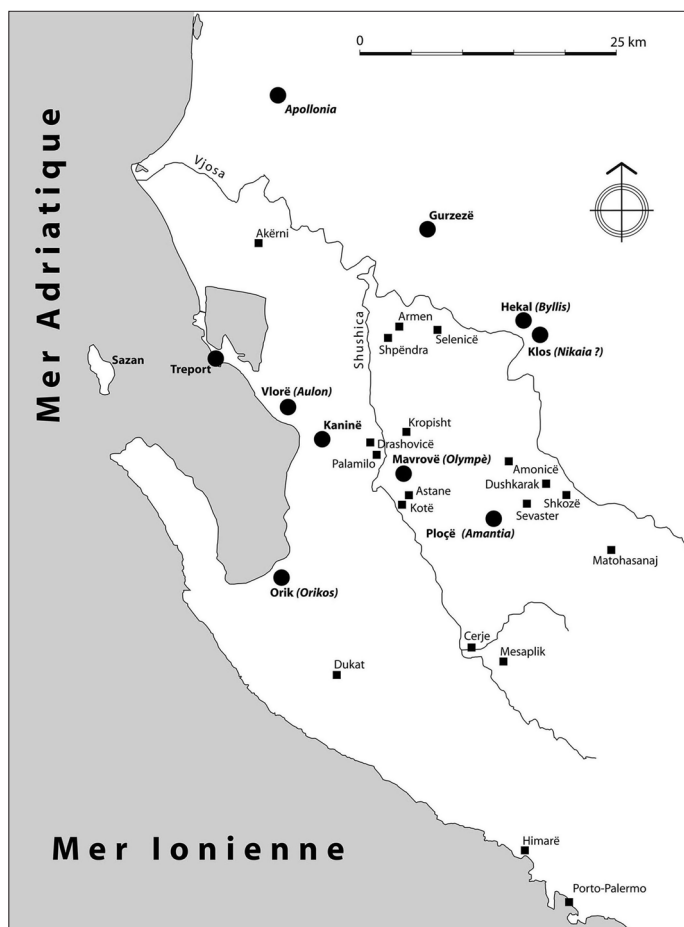


Figure 1 : Carte de l'Illyrie méridionale.

Les toponymes en gras correspondent aux sites antiques mentionnés ; l'usage de l'italique signale les noms antiques (conception par Vasil Bereti, infographie d'Élio Hobdari, Institut Archéologique d'Albanie).

1. CIGIME I-1 : P. CABANES éd., *Corpus des inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire I*, P. CABANES, F. DRINI, *Inscriptions d'Épidamne-Dyrrhachion dans Études épigraphiques 2*, Paris 1995. CIGIME I-2 : P. CABANES éd., *Corpus des inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire I*, P. CABANES et N. CEKA, *Inscriptions d'Épidamne-Dyrrhachion et d'Apollonia 2 dans Études épigraphiques 2*, Paris 1997. CIGIME II : P. CABANES éd., *Corpus des inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire I*, P. CABANES, F. DRINI, *Inscriptions de Bouthrôtos dans Études épigraphiques 2*, Paris 2007.

concernant cette région, il est bon de faire connaître déjà des inscriptions nouvelles provenant de cette région, pour mieux éclairer l'histoire de ce territoire, situé aux confins du monde grec et de celui des Illyriens.

I. – HISTOIRE DES FONDATIONS

Les premiers mouvements de populations dans cette région sont rapportés dans une série de récits légendaires qui concernent aussi bien le retour des Argonautes que la légende de Kadmos et d'Harmonie, ou encore les retours de la guerre de Troie. Pausanias (V, 22, 2-4) raconte comment huit navires transportant des Locriens de Thronion et des Abantes d'Eubée se sont dirigés vers les Monts Acrocérauniens, puis ont fondé la cité de Thronion et appelé le territoire qu'ils occupaient Abantis. Étienne de Byzance (*s. v. Amantia*) relate la fondation d'Amantia par des Abantes, originaires d'Eubée, à leur retour de la guerre de Troie. Le Pseudo-Skymnos (439-443) indique que « la cité côtière d'Orikos a été fondée à leur retour d'Ilion par des Eubéens, que des vents avaient rabattus vers là ». Une autre tradition, liée au retour des Argonautes, apparaît chez Apollonios de Rhodes (IV, 1210-1215), selon qui les Colques, lancés à la poursuite de Jason et de Médée, « habitèrent dans l'île (Corcyre) même parmi les Phéaciens, jusqu'au jour où les Bacchiades, originaires d'Éphyra, vinrent s'y installer avec le temps. Ils passèrent alors sur la côte située en face de l'île ; de là, ils devaient émigrer dans les monts Kérauniens où vivent les Amantes, chez les Nestaiens et à Orikos ». Ce rôle des Colques est souligné aussi par Pline l'Ancien (*N.H.* III, 23 [145]) : « At in ora oppidum Oricum, a Colchis conditum ». Eubéens ou Colques, les fondateurs d'Orikos sont venus de Corcyre au moment de la colonisation corinthienne de l'île, en 734. On pense, évidemment, aussi à la tradition d'une présence troyenne à Bouthrôtos avec Andromaque et Hélénos. Cette migration de Grecs avant la fin du 2^e millénaire avant J.-C. a été suivie, selon Plutarque (*Quaestiones graecae*, II, 293 AB) par une nouvelle arrivée d'Eubéens, originaires d'Érétrie, à Corcyre et à Orikos, avant la fin du deuxième tiers du VIII^e siècle. Mais ces Érétriens auraient été expulsés de Corcyre (en 734) par les Corinthiens de Charicratès (selon Plutarque) plus connu sous le nom de Chersicratès, et seraient partis s'établir à Méthonè, sur la côte de Piérie en Macédoine. Certes, la réalité de la colonisation érétrienne à Corcyre, avant celle des Corinthiens, a souvent été rejetée, faute de témoignages archéologiques, mais l'île est encore loin d'avoir été entièrement scrutée dans tous ces recoins. D'autres migrations sont aussi évoquées par les auteurs anciens. Les Liburnes, en particulier, apparaissent fréquemment sur diverses côtes de la mer Adriatique : Strabon (VI, 2, 4, C 269) relève que Chersicratès, en s'établissant à Corcyre, y aurait trouvé des Liburnes, ce qui pourrait témoigner d'une présence illyrienne dans l'île avant même l'établissement des Érétriens. Appien (*Guerres civiles*, II, 39) décrit le passé lointain d'Épidamne-Dyrrhachion, dont le territoire est successivement occupé par les Bryges venus de Phrygie, les Taulantins remplacés ensuite par les Liburnes. Pline l'Ancien (*N.H.*, III, 14, [112]) indique encore que les plus anciens habitants de la côte italienne entre Rimini et Ancône étaient des Sicules et des Liburnes. Enfin, l'*Énéide* (I, 242-249) confirme l'existence d'un royaume des Liburnes, au cœur duquel pénètre Anténor, au retour de Troie, en allant fonder Padoue. C'est sans doute durant la seconde moitié du 2^e millénaire

que les Liburnes ont pu ainsi contrôler Corcyre, la région d'Épidamne et la côte italienne en face de leur propre côte de Dalmatie du Nord et se poser en maîtres du « golfe Ionien » alors que circulaient les légendes épiques conservées par les auteurs grecs et latins.

Pour en revenir aux Eubéens évoqués à Amantia, Orikos et Corcyre, on doit se demander s'il y a eu des rapports entre les Eubéens établis à Amantia et ceux qui auraient été à Corcyre, même peu de temps, au VIII^e siècle. Une scholie d'Apollonios de Rhodes (scholie Apollonios 4, 1175) peut être interprétée comme un témoignage de l'existence d'une tête de pont (une *pérée*) eubéenne en face de Corcyre, qui correspondrait à la région de l'embouchure du Thyamis et à la presqu'île de Bouthrôtos. Dans ce cas, les Eubéens d'Amantia et ceux de cette *pérée* corcyréenne auraient été très proches et auraient pu se soutenir mutuellement.

La localisation de ces premières fondations sur le continent soulève plusieurs interrogations : le Pseudo-Scylax (*s. v. Taulantioi*) indique que « la terre d'Orikos est à 80 stades de la mer, celle d'Amantia à 60 stades » et précise (*s. v. Orikoi*) que « les gens d'Orikos habitent le territoire (la *chôra*) d'Amantia ». Strabon (VII, 5, 8 C 316) distingue Orikos et Panormos qui lui sert de port. L'observation de la carte semble, aujourd'hui, en contradiction avec ces affirmations des auteurs anciens : situer Amantia, c'est-à-dire le village actuel de Ploçe, à 60 stades de la mer (soit environ 12 kilomètres) n'est pas exact, pas plus que de placer Orikos encore plus loin, à 80 stades (soit environ 16 kilomètres), alors que le port d'Orikos, devenu à l'époque ottomane le port de Pasha Liman et, à l'époque soviétique, la base de sous-marins la plus proche de l'Europe occidentale, paraît bien être situé en bordure du golfe de Vlora. É. Isambert, qui a bien senti la difficulté que présentait le texte de Strabon, est sans doute inspiré par X. Gaultier de Claubry dont il a largement utilisé le *Mémoire* pour rédiger son guide : pour lui, Panormos est le nom donné au port d'Orikos, tandis que la ville aurait été édifiée plus à l'intérieur des terres, avant de se déplacer à proximité de son port² ; il est sûr qu'on ne peut attribuer à Orikos le contrôle du port de Panormos, appelé aujourd'hui Porto-Palermo, sur la côte à proximité d'Himara, beaucoup trop éloigné (fig. 1). Quant aux affirmations du Pseudo-Scylax, elles évoquent la distance à la mer du territoire d'Orikos et d'Amantia. Il peut très bien se faire que la *chôra* d'Amantia s'étende jusqu'à 60 stades de la mer, au IV^e siècle, dans la région de la forteresse de Kanina, qui domine la baie de Vlora ; en revanche, il est plus difficile de situer le territoire d'Orikos à 80 stades de la mer, à moins de considérer qu'il s'agit de la distance par rapport à la pleine mer, au passage entre l'île de Sazan et la pointe Nord-Ouest du Karaburun (fig. 1). Le statut d'Orikos est présenté différemment par les auteurs anciens : Hécatee de Milet, d'après Étienne de Byzance (*s.v. Orikos*), qualifie Orikos de simple port (*limèn*), Hérodote (IX, 93) utilise le même terme, alors que, plus tard, chez Apollodore, Orikos passe pour une *polis*.

Les recherches archéologiques sur le site d'Orikos, reprises récemment par une équipe albano-helvétique, dirigée conjointement par Vasil Bereti et Jean-Paul Descœudres de l'Université de Genève, témoignent de la présence de céramique datant du VI^e siècle av. J.-C.,

2. *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient. I. Grèce et Turquie d'Europe*, Paris 1873, col. 853- 854.

déjà constatée dans les fouilles effectuées par Dh. Budina peu après la deuxième guerre mondiale. La même constatation a été faite par V. Bereti sur le site de Treport, situé au Nord-Ouest de Vlora dans la péninsule qui sépare la lagune de Narta du golfe de Vlora, certains vases remontant à la fin du VII^e siècle avant notre ère³. Les recherches sur ce site sont rendues difficiles par la hausse du niveau marin par rapport à l'époque antique. À n'en pas douter, le site a connu un certain développement dès l'époque archaïque, sans que l'identité de cet établissement humain soit connue de façon certaine. C. Patsch, *Das Sandschak Berat in Albanien*, Wien 1904, col. 63 situait à Treport la première localisation d'Aulon, qui s'est ensuite transférée vers l'emplacement actuel de Vlora. P. Cabanes⁴ a proposé de placer Thronion à Treport, ce qui n'est pas en contradiction avec la proposition de C. Patsch. Cette ville a été conquise par les Apolloniates, vers 450, au cours d'une guerre connue grâce à la dédicace faite par les Apolloniates à Olympie, relevée par Pausanias (V, 22, 2-4) et partiellement retrouvée à Olympie par E. Kunze, *Olympia Bericht* V (1956), p. 149-153 (*SEG* XV, 251)⁵. Le nom de Thronion n'est pas surprenant chez les Amantes, descendants d'Eubéens, puisque le centre de la Locride épichémidienne, qui est située juste en face de la côte eubéenne, porte ce même nom⁶ et Pausanias (V, 22, 4) précise bien que des Locriens de Thronion accompagnaient les Abantes d'Eubée sur les huit navires qui les ramenaient de Troie. L'inscription d'Olympie, lue et recopiée par Pausanias était ainsi rédigée : « Nous avons été dédiés en mémoire d'Apollonia que Phoibos aux longs cheveux a fondée en mer Ionienne. Les conquérants des confins de l'Abantide ont édifié ici ce monument avec l'aide des dieux sur la dîme du butin pris à Thronion ». On a pu chercher à identifier Thronion avec Amantia, au village de Ploçe (fig. 1), mais il faut bien dire que l'accès à ce nid d'aigle n'est pas facile en raison du relief très montagneux. L'inscription dit bien que les conquérants se sont contentés des confins de l'Abantide ou territoire des Amantes. Situer Thronion à Treport a l'avantage de mieux répondre à cette expression, « les confins de l'Abantide » ; ce choix n'impose pas aux Apolloniates une expédition difficile dans un relief de montagne, au cœur de l'Abantide. La conquête de Treport-Thronion procure aux Apolloniates le contrôle de la basse vallée de la Shushica, affluent de l'Aôos et conforte leur mainmise sur le Nymphaion et la zone des mines de bitume de Selenicë. L'agrandissement de la *chôra* d'Apollonia est important et génère sûrement de nouveaux revenus pour la cité

3. V. BERETI, « Gërmime në Triport », *Iliria* 7-8, 1977-78, p. 285-292 ; ID., « Vendbanimi ilir në Triport të Vlorës », *Iliria* 15, 1985, p. 313-320 ; ID., « Triport », *Iliria* 16, 1986, p. 258 ; ID., « Kupat antike në vendbanimin e Triportit », *Iliria* 18, 1988, p. 105-119 ; ID., « Amfora transporti të zbuluara në vendbanimin e Triportit », *Iliria* 22, 1992, p. 129-147 ; ID., « Gjurmë të fortifikimene në vendbanimin në Treport », *Iliria* 23, 1993, p. 143-159. V. Bereti présente une excellente synthèse des recherches sur Treport dans son article intitulé « Le site antique de Treport, port des villes des Amantins » dans P. CABANES éd., *Illyrie méridionale et Épire III*, Actes du III^e colloque international de Chantilly (16-19 octobre 1996), Paris 1999, p. 181-185 ci-après : *Illyrie méridionale et Épire III*.

4. Dans G.R. TSETSKHLADZE éd., *Greek Colonisation. An Account of Greek Colonies and other Settlements overseas* vol. 2, Leiden-Boston 2008, p. 171.

5. Texte révisé chez P.A. HANSEN, *Carmina epigraphica Graeca* [I] (1983), n° 390, repris dans *CIGIME* I-2, n° 303.

6. Comme on le voit dans l'*Iliade*, II, 533, puis chez Thucydide, II, 26.

coloniale. De plus, le site de Treport répond mieux aux indications de Pausanias (V, 22, 2-4) qui situe ce πόλισμα, κατὰ ὄρη τὰ Κεραύνια, c'est-à-dire « en face des Monts Acrocérauniens » ; cette expression ne pourrait en rien s'appliquer à Amantia-Ploçë. On ne sait rien de la durée de la présence apolloniate dans cette zone. Il semble que dans le courant du IV^e siècle, des modifications territoriales soient intervenues dans ce secteur, avec un repli des Apolloniates sur leur domaine antérieur. Les villes se sont fortifiées davantage dès le siècle précédent, comme le montrent les beaux murs polygonaux à Amantia et les remparts cyclopéens construits à Klos (sans doute la Nikaia des Bylliones).

Le IV^e siècle voit, en effet, des changements dans l'organisation de l'espace autour du golfe de Vlora. L'archéologie témoigne qu'après Klos et Amantia dont les remparts remontent au V^e siècle, Byllis est fondée au milieu du IV^e siècle ou au début de la deuxième moitié de ce siècle sur la *Gradishta* de Hekal (fig. 1). Les Bylliones sont connus par le Pseudo-Scylax (22 et 27) sous la forme *Boulînoi*, vers 340-330. Une question oraculaire retrouvée à Dodone⁷, datée par les éditeurs des années 360-340, révèle que les Bylliones recherchent sous la protection de quel dieu ils doivent placer la nouvelle ville qu'ils ont fondée. Il n'y a pas lieu, comme on peut le lire dans le *SEG XLIII* (1993), 334, de distinguer deux cités appelées Byllis, une sur la mer et l'autre à l'intérieur. L'erreur vient d'Étienne de Byzance (s. v. *Byllis*) qui considère qu'il s'agit d'une ville proche de la mer (πόλις Ἰλλυριδος παραθαλασσία). Cette description ne correspond évidemment pas à la localisation de Byllis à la *Gradishta* de Hékal, mais laisse entendre que le territoire des Bylliones allait jusqu'à la côte. Cette idée est confirmée par un passage de Strabon (VII, 5, 8 C 316) qui situe entre Apollonia et Orikos ce qu'il désigne sous la forme Βυλλιακή que R. Balladié traduisait par *le territoire de Byllis*, alors que d'autres cherchent un établissement humain désigné sous ce nom : si c'était le cas, on pourrait penser à nouveau à Treport qui, après s'être appelée Thronion et avoir été conquise par Apollonia vers 450, aurait pu devenir le débouché maritime des Bylliones sous le nom de Bylliakè ? En réalité, très souvent, les voyageurs dont a pu s'inspirer Étienne de Byzance abordaient la description d'un territoire à partir de la mer et voyaient le territoire des Bylliones seulement par leur fenêtre sur la côte, au nord d'Aulon (Vlora) tout comme celui d'Amantia était perçu à travers la pointe de son territoire vers la mer à hauteur de la forteresse de Kanina, au sud d'Aulon.

Un autre changement politique doit être signalé dans la deuxième moitié du IV^e siècle : c'est le rapprochement entre Corcyre et Orikos. Là encore, une lamelle oraculaire de Dodone⁸ révèle l'existence d'un traité de *sympoliteia* unissant Orikos et Corcyre, ce qui fournit aux

7. Lamelle de plomb conservée au musée archéologique de Ioannina (inv. n. M-827), publiée par S.I. DAKARIS, A. PH. CHRISTIDIS, J. VOKOTOPOULOU dans P. CABANES éd., *Illyrie méridionale et Épire II*, Actes du II^e Colloque international de Clermont-Ferrand, 25-27 octobre 1990, Paris 1993, p. 56-57 et fig. 3 et 4 ci-après : *Illyrie méridionale et Épire II*, (Bull. épigr. 1993, 345 ; *SEG XLIII* (1993), 334), reprise par É. LHÔTE, *Les lamelles oraculaires de Dodone*, Genève 2006, n° 7, p. 44-46.

8. Publiée par D. ÉVANGÉLIDIS, « Ἀνασκαφή Δωδώνης », *PAAH*, 1958, p. 104, n° 1c, photo tab. 83 a (*SEG XXIII* (1968), 474) et *Ergon*, 1958, p. 93 et photo à la fig. 98 (G. DAUX, *BCH* 83, 1959, p. 671-672 et fig. 18) ; H.W. PARKE, *The Oracles of Zeus*, Oxford 1967, p. 261, n° 6 (J. et L. ROBERT, *Bull. épigr.*, 1971, 382 et 385) ;

Corcyréens une excellente base navale sur le continent. Ce rapprochement des deux cités a pu être durable puisque, vers 206, dans le décret des Corcyréens pour reconnaître les concours et l'asylie du sanctuaire d'Artémis Leukophryénè⁹, l'approbation d'Orikos est affirmée en deux lignes à la fin du décret de Corcyre, sans que soit reproduit un décret plus complet adopté par la cité d'Orikos. En réalité, la situation a dû changer à l'époque du roi Pyrrhos : en effet, celui-ci a acquis Corcyre en 295 par son mariage avec Lanassa, fille d'Agathoklès de Syracuse et il a certainement intégré Orikos dans la Grande Épire, tout comme le territoire des Amantes et celui des Bylliones. Par la suite, Corcyre est donnée en dot en 290 à Démétrios Poliorcète qui épouse Lanassa, séparée de Pyrrhos. L'île est reprise par le roi épirote, avec l'aide des Tarentins, avant son passage en Italie (281). Dès lors et jusqu'à la mort d'Alexandre II (après 242), Corcyre et Orikos font partie de la Grande Épire. L'inscription de Magnésie montre que des liens étroits subsistent entre les deux cités, mais sans fusion en une seule cité, comme les Cassopéens vis-à-vis du *koinon* des Épirotes dans l'inscription parallèle de Magnésie du Méandre (*IVM* 32), où l'acceptation des gens de Cassopé n'est enregistrée que dans les deux dernières lignes, à la suite du décret des Épirotes.

C'est seulement après l'effritement de la Grande Épire, achevé à la chute de la dynastie des Éacides, en 232, que ces différents États retrouvent une part d'autonomie, même si le protectorat romain ne tarde pas à s'établir sur plusieurs d'entre eux, à l'issue de la première guerre d'Illyrie : Corcyre, comme Apollonia, se sont données aux Romains (les *dediticii*), tandis que les Amantes et les Bylliones sont temporairement indépendants. On a vu les liens étroits qui unissent Orikos à Corcyre. C'est sans doute le moment où Aulôn se développe, tandis qu'Olympè devient indépendante, en sortant de la communauté des Amantes. Il semble que le développement d'Aulôn intervienne seulement lorsque l'établissement de Treport se met en sommeil à la fin du II^e siècle ou au début du I^{er} siècle avant J.-C.¹⁰ ; les sources littéraires qui mentionnent Aulôn sont toutes plus tardives : la plus ancienne indication est fournie par Ptolémée (III, 13) qui situe Aulôn parmi les *poleis* des Taulantins. La ville est ensuite connue par Procope, Hiéroklos et les différents *Itinéraires romains*. Les inscriptions aussi paraissent assez récentes, sans qu'il soit toujours possible d'affirmer que ces stèles conservées à Vlora proviennent bien de la ville et non pas d'un site archéologique voisin. Une seule inscription, trouvée dans une maison de la ville, lue par Cyriaque d'Ancône (*CIG* II, 1829), mentionne l'existence d'un Conseil et d'une Assemblée populaire, mais on ne peut assurer que ces institutions soient bien celles d'Aulôn.

M. GUARDUCCI, *Epigrafica graeca* IV (1978), p. 84-85 ; S.I. DAKARIS, A. PH. CHRISTIDIS et J. VOKOTPOULOU dans *Illyrie méridionale et Épire II*, p. 60 et fig. 10, p. 59 (*SEG* XLIII (1993), 340) ; *IG* IX, 1², 4, 1203 ; É. LHÔTE, *op. cit.*, n° 2, p. 30-33, qui ne mentionne pas l'édition des *IG*, parue en 2001.

9. Inscription publiée par O. KERN, *Die Inschriften von Magnesia am Mäander*, Berlin 1900, n° 44 ; cf. M. HOLLEAUX, *Études*, I, 317 ; *IG* IX, 12, 4, 1196.

10. V. BERETI dans *Illyrie méridionale et Épire III*, p. 185, présente un tableau de l'activité comparée de différents sites : il est clair que l'activité d'Aulon prend, en quelque sorte, la succession de l'activité de Treport.

Olympè est située dans l'arrière-pays de Vlora, sur la rive droite de la Shushica, à trois kilomètres au Nord / Nord-Est du village de Kotë. Étienne de Byzance semble la connaître (*s. v. Olympè*) et la qualifie de πόλις Ἰλλυρίας. Son monnayage était connu par un très petit nombre d'exemplaires, jusqu'au jour où B. Dautaj (*Iliria* 9, 1981-1, p. 57-91) a pu localiser cette ville antique en trouvant huit monnaies de bronze portant l'ethnique Ὀλυμπαστῶν (cf. J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1982, 205). Une dédicace à Zeus Mégistos faite par le *politarque* et les *synarchontes* donne quelques indications sur les magistrats de la cité¹¹. L'inscription se situe dans la période 230-168, sans qu'il soit possible de préciser davantage¹².

Ces différents États, qui se sont développés autour ou à proximité de la baie de Vlora et dont nous avons tenté de retracer brièvement l'histoire de l'époque archaïque à la conquête romaine, ont fourni récemment un matériel épigraphique nouveau qu'il est intéressant de faire connaître maintenant.

II. – NOUVELLES INSCRIPTIONS

Sans indication contraire, les dessins et les photographies ont été réalisés par les auteurs. Nous exprimons notre gratitude envers Skënder Spahiu, conservateur du Musée archéologique de Vlora, qui nous a chaleureusement accueillis en août 2007 et en avril 2008.

AULÔN

1. – Stèle funéraire, brisée en haut, de forme rectangulaire prolongée au centre dans le bas d'un tenon destiné à la planter dans un socle de pierre, de provenance inconnue, conservée au Musée de Vlora, sans n° d'inv. ; l'inscription est gravée sur des lignes tracées sur la pierre ; dim. de la stèle : 0,405 x 0,34 (0,33 en haut) x 0,08 m ; h. l. : 1,5 (*omicron* à la l. 4) à 2,5 cm (*delta* et *thêta* à la l. 2) ; forme des lettres : *alpha* dont certains ont la barre centrale oblique, *epsilon* et *sigma* lunaires, *oméga* cursif, *mu* aux formes courbes ; la partie basse est ornée d'une feuille de lierre de grande dimension, qui sépare la dernière lettre des quatre précédentes à la dernière ligne ; à dater à partir du II^e siècle ap. J.-C. au plus tôt : fig. 2.

[- - - -]αιρα τῷ
[ἰ]δίῳ ἀνδρὶ Θα[υ]-
μάστῳ ζήσαν-
τι ἔτη λε' ἐποί-
5 ησεν μνήμης
χάριν.

[- - -]aira, à son propre mari Thaumastos qui a vécu 35 ans, a érigé (cette stèle) en souvenir.

11. Inscription publiée par A. MANO, B. DAUTAJ, *Iliria* 14, 1984, p. 109-118 ; *SEG* XXXV (1985), 697 ; P. CABANES, *Bull. épigr.*, 1987, 640.

12. Au sujet du *politarque*, cf. F. PAPAZOGLU, *Historia* 35, 1986, p. 438-448 et P. CABANES, *Historia* 37, 1988, p. 480-487.

– L. 1 : le nom de la veuve qui a dressé cette stèle en souvenir de son mari n'est pas conservé complètement ; il manque, en début de ligne, 4 à 5 lettres, si bien que [Νέ]αιρα serait trop court ; c'est aussi le cas de [Μαχ]αίρα ou de [Χιμ]αίρα ; on peut penser à [Ὀλόχ]αιρα qui est pourtant bien rare.

– L. 2 : le nom du défunt est mal écrit dans sa troisième lettre : la pierre porte ΘΑΙ- ; le trait vertical ne doit pas correspondre à un *iota*, car le nom Θαΐμαστος n'est pas connu, alors que Θαύμαστος est bien attesté en Corinthe, en Thessalie et à Skyros, comme sa forme latine *Thaumastus* par exemple à Pompéi.



Figure 2 : Stèle funéraire de Tha[u]mastos (n°1).

2. – Fragment de stèle brisée à gauche et en bas, de provenance inconnue, conservé au Musée de Vlora, inv. n° 1 ; dim. du fragment : 0,305 x 0,255 x 0,10 m ; h. l. : 2,3 (*omicron* à la l. 2) à 3,5 cm (*rho* à la l. 3) ; forme des lettres : E, *sigma* carré ; à dater vers la fin du I^{er} siècle av. J.-C. ou au début du I^{er} siècle ap. J.-C. : fig. 3 a et b.

[E]ὕπορος
ἐτ' οἷ'
[χα]ῖρε.

[E]uporos âgé de 75 ans. Salut.



Figure 3 a : Stèle funéraire d'Euporos (n° 2).



– L. 1 : la restitution de la première lettre du nom du défunt paraît assurée par la disposition des deux lignes suivantes. On note, ici aussi, le grand âge du défunt, comme dans l'inscription de Kosmikè dans la région d'Olympè (ici, n° 6).

Figure 3 b : Stèle funéraire d'Euporos (n° 2).

3. – Fragment de stèle brisée en haut et en bas, de provenance inconnue, déposé au Musée de Vlora, inv. n° 5 (?) ; seul le bandeau inscrit, entre le fronton triangulaire et le cartouche, est conservé intact ; dim. du fragment : 0,278 x 0,18 x 0,075 cm ; h. l. : 1,2 (*epsilon*) à 1,6 cm (*kappa*) ; forme des lettres : *alpha* à barre brisée, E, Σ ; III^e siècle av. J.-C. : fig. 4 a et b.

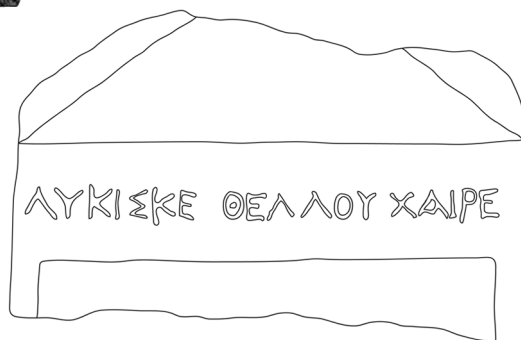


Λυκίσκε Θέλλου, χαῖρε.

Lykiskos fils de Thellos, salut.

Le nom du défunt est gravé au vocatif ; son patronyme est rare.

Figures 4 a et 4 b : Stèle funéraire de Lykiskos (n° 3).



4. – Plaque funéraire jadis remployée dans les fondations de l’angle sud-ouest de la mosquée de Vlora. La pierre a été remplacée lors de travaux de restauration et l’inscription a disparu. Les observations qui suivent ont été faites par Vasil Bereti en 1991 ; plaque de calcaire blanc provenant peut-être de la région de Kanina ; dim. de la plaque : 0,69 x 0,375 m ; h. l. : 5,8 cm ; forme des lettres : *epsilon* lunaire et *oméga* cursif : fig. 5.

I (?) Πατρώνα
[ἐπ]οίει τῇ ἰδίᾳ
[θ]ρεπτῇ Τραγ-
[κ]ύλλα, ἐτῶν [-].

I. (?) *Patrôna a élevé (cette plaque) pour sa propre threpta Tra[- -]ylla, à l’âge de [- -].*

– L. 1 : La photo donne l’impression que la ligne est complète, ou tout au plus commence-t-elle par un *iota* ; on a probablement affaire, ici, à un nom féminin Πατρώνα, d’origine latine.

– L. 3 : La restitution [θ]ρεπτῇ paraît sûre ; elle est intéressante parce que l’utilisation de ce terme est rare dans cette région ; il existe, pourtant, à Apollonia (*GIGIME* I-2, n° 277) pour un Klaudios ; sur le sens du terme, voir l’étude d’A. CAMERON, « Θρεπτός and related Terms in the Inscriptions of Asia Minor » dans *Anatolian Studies presented to W. H. Buckler*, Manchester 1939, p. 27-62 : l’auteur retient trois sens différents de *θρεπτός* : en premier lieu, le sens de *foster-child*, enfant élevé par des personnes autres que ses parents sans que soient coupés les liens avec la famille naturelle ; en deuxième lieu, le sens plus rare d’enfant adopté ; en troisième lieu, le terme est souvent utilisé pour parler de gens de statut servile qui bénéficient ensuite d’un affranchissement. Son nom est plus difficile à restituer, d’autant qu’après les trois premières lettres TPA-, la photo montre une barre verticale qui pourrait appartenir à un M ou à un N ; faut-il penser à un nom latin transcrit en grec sous la forme Τραγ[κ]ύλλα ?

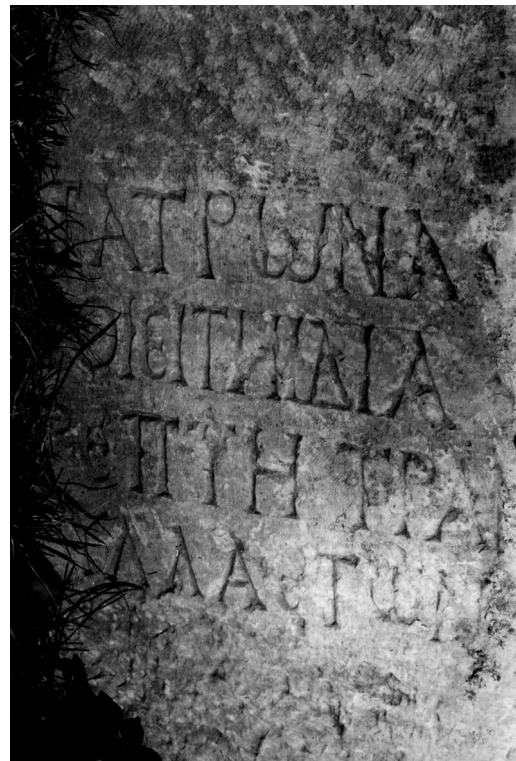


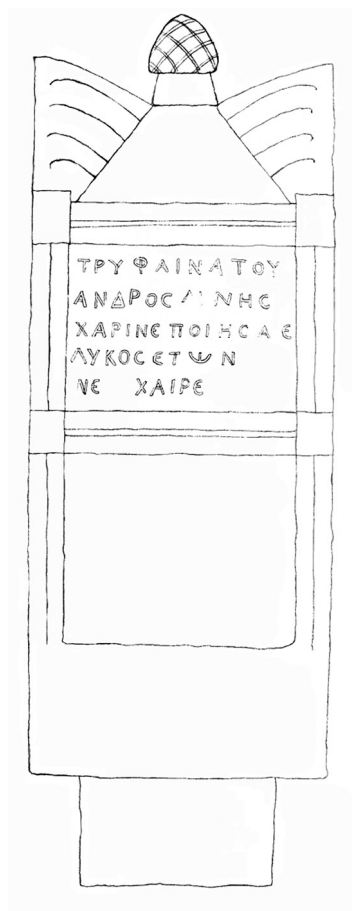
Figure 5 : Stèle funéraire de Tra[...]ylla (n° 4).

Le secteur de la mosquée de Murat semble avoir été occupé, dans sa partie occidentale, par une nécropole hellénistique : en 1981 des fragments d'un sarcophage (aujourd'hui disparus) ont été dégagés en même temps que des fragments de céramique des I^{er}-II^e siècles ap. J.-C. (voir G. KOCH, *Monumentet* 35, 1988-1, p. 45, n° 3 à propos du sarcophage grâce à des informations fournies par V. Bereti). V. Bereti a fait, en 1986, les premiers sondages à 100 m au nord de la mosquée, à l'ouest de la place centrale de Vlora, et a dégagé les lignes de mur de fortification d'Aulon, de l'époque de Justinien ; ensuite les recherches ont été poursuivies par D. KOMATA, *Iliria* 16, 1986-2, p. 269-270 ; 17, 1987-2, p. 258-260 ; 18, 1988-2, p. 270-271 ; 19, 1989-2, p. 297-298 ; 20, 1990-2, p. 272-274.

RÉGION D'OLYMPÈ

5. – Stèle funéraire découverte à Kropisht, village situé au nord de Mavrovë (Olympè), sur la rive droite de la Shushica (cf. fig. 1). L'inscription n'a pas été photographiée, mais E. Çeçi a réalisé en 1991, à l'échelle 1:4, un dessin de la stèle. V. Bereti a vu l'inscription dans un

musée improvisé du village ; manifestement très fragmentée, elle paraît aujourd'hui perdue. La stèle est couronnée d'un fronton triangulaire surmonté d'une pomme de pin et flanqué d'acrotères de grande taille. Deux panneaux ont été prévus ; seul celui du haut a été gravé d'une inscription ; dim. de la stèle : 1,07 x 0,36 x 0,24 m ; forme des lettres : *epsilon* et *sigma* lunaires ; l'inscription peut dater des II^e-I^{er} siècles av. J.-C. D'après le dessin d'E. Çeçi (fig. 6), le texte est le suivant :



Τρύφαινα τοῦ
ἀνδρὸς μνήης
χάριν ἐποίησ(α)ε
Λύκος ἐτῶν
νέχ· χαῖρε.

5

Tryphaina a fait élever (la stèle) de son mari en souvenir, Lykos, mort à 55 ans. Salut.

Figure 6 : Stèle funéraire de Lykos (n° 5).

– L. 1 : le nom Τρύφαινα est connu en Argolide, à Hermione, en Italie du Sud et à Syracuse ; il est attesté aussi à Beroia, en Macédoine, sur une stèle funéraire des II^e/III^e siècles ap. J.-C. (L. GOUNAROPOULOU et M. B. HATZOPOULOS, *Ἐπιγραφές Κάτω Μακεδονίας*, I, Athènes 1998, n° 367) ; c’est aussi le nom d’une petite fille de 8 ans offerte à la Mère des dieux Autochtone de Leukopetra (PH. M. PETSAS, M. B. HATZOPOULOS, L. GOUNAROPOULOU, P. PASCHIDIS, *Inscriptions du sanctuaire de la Mère des dieux Autochtone de Leukopetra (Macédoine)*, Athènes 2000, n° 42). On compte encore une Tryphaina, associée à une Tryphosa, dans la communauté chrétienne de Rome à laquelle s’adresse Paul (*Romains*, 16, 12).

– L. 1-2 : le génitif qui suit le nom de cette femme ne peut désigner que le bénéficiaire du monument, le mari défunt, dont le nom apparaît, ligne 4, au nominatif.

– L. 2-3 : la formule la plus courante μνήμης χάριν est, ici, remplacée par une formule abrégée μνῆς χάριν, qu’on rencontre aussi à Apollonia (*CIGIME* I-2, n° 218). Le verbe qui suit se termine sur la stèle par deux voyelles : *alpha* et *epsilon*, comme si le graveur avait hésité entre la première personne du singulier et la troisième : *Moi, Tryphaina, j’ai fait élever*, ou *Tryphaina a fait élever*.

6. – Stèle funéraire conservée au Musée de Vlora, inv. n° 43 (n° national 1996, code 072), découverte par N. Barjami, en 1985, dans le quartier Astene au nord du village de Kotë, situé immédiatement au sud d’Olympè, sur la rive droite de la Shushica. L’inscription est gravée au-dessous d’un arc en plein cintre soutenu par deux chapiteaux de colonnes situées de part et d’autre de l’inscription ; au-dessus de l’arc la stèle rectangulaire est ornée en son centre d’une rosette, entourée à droite et à gauche de demi-cercles concentriques ; dim. de la stèle : 0,68 x 0,29 x 0,08 m ; h. l. : de 2,3 cm (troisième *epsilon* de la ligne 4) à 3 cm (*kappa* de la première ligne) ; forme des lettres : *alpha* et *delta*, dont le côté droit se prolonge au-delà du côté gauche, *epsilon* et *sigma* lunaires, *mu* aux formes courbes, *oméga* cursif ; à dater au III^e siècle ap. J.-C. : fig. 7.

Κοσμίκη
ἀνδρὸς εἰ-
δίου ἐποί-
ησεν εἴνεκ(ε)-
5 ν μνήμης
χάρειν. Μοῦ -
σειος ἀ(π)έ-
θανει ἐτῶ-
ν οε´, χαίρειν.



Figure 7 : Stèle funéraire de Mouseios (n° 6).

Kosmikè a dressé (la stèle) de son mari comme souvenir. Mouseios est mort à l'âge de 75 ans. Salut.

- L. 1 : le nom de la veuve est moins courant que la forme masculine Κοσμικός.
- L. 2 : le mari est mentionné ici sous la forme génitive, tandis que l'adjectif ἴδιος est écrit avec le digramme ει- à la place du *iota*.
- L.4 : la pierre porte EINEKO, avec le *nu* final au début de la ligne suivante : le mot est certainement écrit pour εἶνεκεν.
- L. 6 : là encore, comme à la ligne 9, le digramme ει - à la place du *iota*.
- L. 6-7 : le nom du défunt est de lecture difficile pour les trois dernières lettres, mais la photo semble bien permettre de lire Μούσειος ; le verbe qui suit est mal écrit : la pierre porte ΑΒΕΘΑΝΕΙ au lieu de ἀπέθανε, aoriste du verbe ἀποθνήσκω.

Le défunt est mort à 75 ans, ce qui représente un grand âge à cette période de l'Antiquité.

7. – Stèle funéraire représentant la mère et la fille très gauchement sculptées, trouvée près des murs d'une église à Palamilo par V. Bereti, quartier au sud du village de Drashovicë, déposée au Musée archéologique de Tirana, n° d'inv. 5600, publiée par S. ANAMALI, dans *Albanien. Schätze aus dem Land der Skipetaren*, Mayence 1988, p. 439, n° 350 avec une bonne photo, et par D. KOMATA, *Iliria*, 1989-2, p. 221 et fig. 2 (P. CABANES, *Bull. épigr.* 1991, 368 ; *SEG XXXIX* (1989), 552) ; dim. de la stèle : 0,585 x 0,345 m ; forme des lettres : *epsilon* et *sigma* lunaires ; datée par l'éditeur du IV^e siècle ap. J.-C. : fig. 8.

Ὄνησίμη
ζήσασα
ἔτη ιθ'
μεδὰ (sic) τέ-
5 κνου ἐνθάδε
Cιμίω
σὸν σ-
τήλ-
λαν
10 ἀνέ-
θη-
κο-
ν'

χέρε.



Figure 8 : Stèle funéraire d'Onésimè et de sa fille Simiô (n° 7).

Onésimè qui a vécu 19 ans, ici même avec son enfant Simiô, a élevé cette stèle. Salut.

L'inscription gravée dans la partie droite de la stèle, au-dessus et à côté de la fille, est écrite dans une langue peu satisfaisante :

- L. 4 : μεδᾶ pour μετά,
- L. 6 : Σιμίω doit être le nom de l'enfant qui doit être une fille, mais le génitif n'est pas correct.
- L. 7 : les trois premières lettres qui ont été lues COKI peuvent être plutôt CON qui ne peut être ici que l'article précédant le mot στήλλαν pour στήλην, mais la forme avec deux *lambda* est connue.

– L. 12 : le verbe ἀνέθηκον correspond plutôt à la 3^e personne du singulier de l'aoriste ἀνέθηκε ou ἀνέθηκεν qu'à la 3^e personne du pluriel ἀνέθηκαν, qui supposerait que la fillette, au génitif, est également sujet du verbe, conjointement avec sa mère Onésimè.

– L. 14 : la forme χέρε est employée à la place de χαῖρε ou χαίρετε, qui conviendrait mieux si l'on considère que la stèle domine la tombe des deux défunts, la mère et la fille.

La mère est décédée à 19 ans, la fille Simiô devait être une très jeune enfant lors de sa mort ; l'une et l'autre ont dû mourir à des dates très rapprochées puisque la mère s'attribue le mérite de l'érection de la stèle.

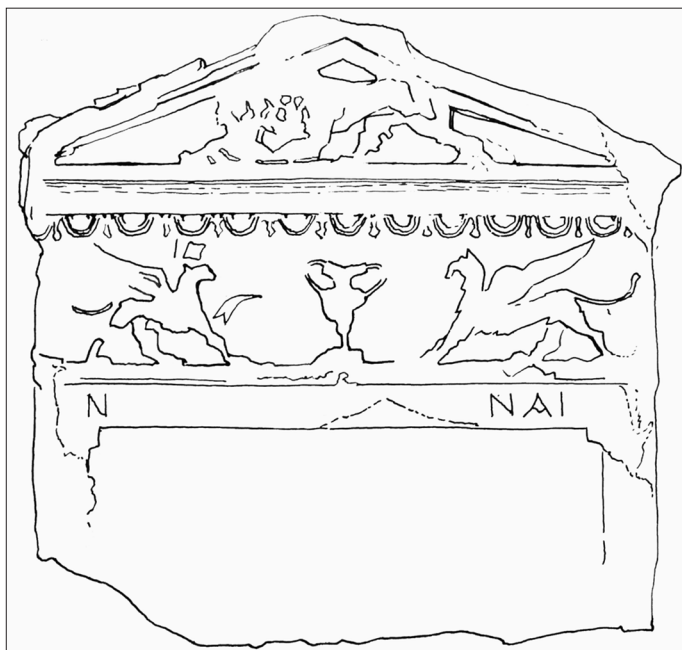
8. – Fragment de stèle funéraire découvert fortuitement près du village de Kotë par Kalem Kalemi, et déposé par Vasil Bereti au Musée archéologique de Vlora sous le n° d'inv. 38, et le n° national 1991 (le dessin indique le n° 1074), code 702. Il s'agit d'une stèle en forme de naïskos à fronton, où un félin dévore sa proie au tympan ; à l'entablement, introduit par un ovolo, deux griffons se font face symétriquement de part et d'autre d'une hydrie ; au-dessous, une inscription très effacée d'une ligne. Dim. de la stèle : l. : 0,495 m (0,445 en bas) ; h. : 0,415 m (sans la base moderne) ; ép. : 0,15 m. Hauteur des lettres : A : 2 cm ; X : 2,4 cm. Forme des lettres : *alpha* à barre brisée ; petit *omicron* ; époque hellénistique, sans doute le III^e siècle : fig 9 a (voir le dessin de Veiz Rapi à la fig. 9 b).

[.]NTΑΣΘΕ[.....]ΟΥ χαῖρε
c'est-à-dire, vraisemblablement :
[- - -]ντας Θε[- - -]ου χαῖρε.

[- -]ntas fils de The[- -]os. Salut.



Figure 9 a : Stèle funéraire de [...]ntas (n° 8).



La lecture NAI sur le dessin de Veiz Rapi est fautive : le *chi* est bien lisible et *χαῖρε* s'impose. Avant le verbe, nous avons probablement la fin d'un patronyme au génitif. Le reste, lettres et longueurs des lacunes, est très incertain. Les noms se terminant en *-ντας* sont nombreux dans cette région ; on pense, en particulier, à *Ἀμύντας*, mais il en est beaucoup d'autres.

Figure 9 b : Stèle funéraire de [...]*Intas* (n° 8).

Dessin réalisé naguère par Veiz Rapi.

9. – Fragment de stèle funéraire découvert par Llambi Durolli à Kotë près de Mavrovë, de manière fortuite, et déposé au musée archéologique de Vlora, n° d'inv. 46 (n° national 1073 et/ou 1983, code 075). Elle est brisée en haut et en bas, ornée en son centre d'un portrait en relief du défunt, très fruste ; l'inscription est gravée au-dessus pour la première ligne ; la suite est gravée en dessous du portrait et elle se termine sur le côté droit de ce portrait. Dim. de la stèle : 0,45 x 0,42 x 0,125 m ; hauteur des lettres : de 2 (*epsilon* à la l. 5) à 5,5 cm (*phi* à la l. 2) ; forme des lettres : *alpha* à barre oblique, *epsilon* et *sigma* lunaires ; d'époque de la basse antiquité : fig. 10 a et dessin de V. Rapi à la fig. 10 b.



Figure 10 a : Stèle funéraire de Syriôn (n° 9).

Συρίων ἐτ' νε' χαῖ[ρε].
 Ἀφροδεισία, ἡ γυν[ῆ]
 αὐτοῦ, μνή[μης]
 χάριν
 ἀνέθ-
 ηκε.

Syriôn, âgé de 55 ans, salut. Aphrodisia, sa femme, a érigé (cette stèle) en souvenir.

Le nom du défunt paraît sûr ; seule la première lettre pourrait éventuellement être un *epsilon* lunaire au lieu du *sigma* lunaire, ce qui donnerait le nom Εὐρίων. Comme en témoigne le dessin, la lecture Συρίων reste néanmoins la plus probable. Le nom de la femme contient le digramme ει- à la place du *iota*. Enfin le verbe qui permet d'attribuer à la veuve l'érection de la stèle est ici le verbe ἀνατίθημι au lieu du verbe ποιέω employé dans les inscriptions précédentes.



Figure 10 b : Stèle funéraire de Syriôn (n° 9).
 Dessin réalisé naguère par Veiz Rapi.

AMANTIA ET SA RÉGION

10. – Partie supérieure d'une petite stèle plate avec corniche sur laquelle sont gravées les deux premières lignes de l'inscription, qui provient de Ploçe (Amantia) ; publiée par B. PACE, « Frustuli illirici », *ASAA* 3, 1916-20, p. 287, n° 2, avec dessin de l'inscription (*SEG*, I, 1924, 265) ; elle est brièvement mentionnée par N. G. L. HAMMOND, *Epirus. The geography, the ancient remains, the history and the topography of Epirus and adjacent areas*, Oxford 1967, p. 224 ; voir aussi V. PIRENNE-DELFORGE, *L'Aphrodite grecque*, *Kernos* suppl. 4, Liège 1994, p. 377, n. 44 et V. BERETI, « Aphrodite à Amantia » dans *Illyrie méridionale et Épire IV*¹³,

13. P. CABANES, J.-L. LAMBOLEY éd., *L'Illyrie méridionale et l'Épire pendant l'Antiquité IV*, Actes du IV^e colloque international de Grenoble, 10-12 octobre 2002, Grenoble 2004 ci-après : *Illyrie méridionale et Épire IV*.

p. 589-590 ; dim. de la stèle cassée en bas : 0,21 x 0,17 m ; h. l. : 1,6 cm ; forme des lettres : *alpha* à barre brisée, E, Σ, Ω. Le *SEG* propose une datation au I^{er} siècle ap. J.-C., d'après la forme des lettres (avec un point d'interrogation).

Ἀφροδίται Παν-
δάμοι Ἀριστὸν

Ἀλεξάνδρου
ὑπὲρ τε αὐτᾶς
5 καὶ τέκνων εὐ-
χάν.

À Aphrodite Pandèmos, Aristô fille d'Alexandros (a consacré cette stèle) pour elle-même et pour ses enfants en ex-voto.

C'est à tort que le *SEG* qualifie l'inscription de « stela sepulcralis » ; c'est une dédicace à Aphrodite Pandèmos qui est très probablement la divinité vénérée dans le temple édifié en contrebas de la ville haute, sur l'Aire de Peç. Aristô prend seule l'initiative de cet *ex-voto*, sans qu'on sache si c'est à cause d'un veuvage ou, plus simplement, parce que ce culte rendu à Aphrodite Pandèmos est une affaire de femmes. La situation est identique dans l'inscription suivante.

11. – Dédicace à Aphrodite Pandèmos, gravée sur une plaque encadrée dans le mur extérieur de la maison de Dinus Simani, située près de Vajze, mais la pierre vient, d'après le propriétaire, du village de Ploçe, selon L. M. UGOLINI qui l'a publiée dans *Albania Antica*, I, *Ricerche archeologiche*, Rome-Milan 1927, p. 195, n° 16 et fig. 120 (tav. C, dessin d'après photo) ; voir aussi V. BERETI, « Aphrodite à Amantia » dans *Illyrie méridionale et Épire IV*, p. 589-591 ; l'inscription est brisée à gauche ; dim. de l'inscription : 0,14 x 0,10 m ; forme des lettres : *alpha* à barre brisée, E et Σ aux traits irréguliers ; datée par l'éditeur du II^e siècle av. J.-C.

[Ἀφρ]οδίται Πανδάμοι
[. . .]α Τιμοκράτεος ὑπὲρ τᾶς
[θυ]γατρὸς Ἀσπιβουσέχου τρο[- -].

À Aphrodite Pandèmos, [. . .]a fille de Timokratès (a consacré cette stèle) pour la fille d'Aspibouséchos - - .

– Le nom de la ligne 3 étonne, car il ne peut pas être un nom féminin désignant la fille de l’auteur de la dédicace. S. ANAMALI, *Iliria* 2, 1972, p. 95 voulait y voir le nom d’un homme du pays. Il pourrait s’agir du père de la fille pour laquelle on demande la protection d’Aphrodite Pandèmos. Ce nom serait construit à partir des racines ἀσπίς et βοῦς, pour désigner un bouclier de cuir de bœuf.

– L. 2, l’éditeur suppose qu’après l’article τᾶς la ligne se prolongeait encore.

12. – Inscription gravée sur une petite plaque de calcaire, encore insérée dans le mur d’une maison du « quartier d’en-delà du village de Ploçe » d’après S. ANAMALI, *Iliria* 2, 1972, p. 92 n° 3, publiée par L. M. UGOLINI, *Albania antica*, I, *op. cit.*, p. 195-196, n° 17 et fig. 118, qui la situait dans la même maison de Sinani, près de Vajze, signalée par A. BRUHL et L. ROBERT, *Albania* 5, 1935, p. 44, n. 40, reprise par S. ANAMALI, *Iliria* 2, 1972, p. 92 (J. et L. ROBERT, *Bull. épigr.*, 1973, 261) et P. CABANES, *L’Épire de la mort de Pyrrhos à la conquête romaine (272-167 av. J.-C.)*, Paris, 1976, p. 562-563, n° 39 ; l’inscription est signalée aussi par A. BAÇE, *Monumentet* 2, 1984, p. 28 ; voir en dernier V. BERETI, « Aphrodite à Amantia » dans *Illyrie méridionale et Épire IV*, p. 590-591.

Πρυτανεύοντος
Μενέμου τοῦ Δρι-
μάκου καὶ ἐπιμε-
ληθέντος τὸ Ἄφ-
5 ροδίσιον ἐπεσκευ-
άσθη.

Durant la prytanie de Ménémós fils de Drimakos qui en avait la charge, le temple d’Aphrodite a été restauré.

– L. 3 : d’après le dessin de la figure 118, le *mu* du début de la ligne n’a pas à être restitué, comme l’indique Ugolini ; il est bien sur la pierre.

L’éditeur date cette inscription de l’époque romaine impériale, à cause des *sigma* et *epsilon* lunaires, ce qui ne constitue pas une preuve suffisante. La mention du prytane fait plutôt penser à l’époque hellénistique, probablement au II^e siècle av. J.-C. C’est le seul texte mentionnant l’existence du prytane chez les Amantins comme chez les Bylliones, à Dimalè, à l’image du magistrat éponyme d’Apollonia, mais aussi d’Épidamne-Dyrrhachion et de Corcyre.

L. M. Ugolini ajoutait, après avoir présenté l’inscription précédente, qu’il avait connaissance d’une quatrième inscription concernant Aphrodite Pandèmos, mais celle-ci n’a jamais été publiée et ne paraît plus exister dans le village de Ploçe.

13. – Inscription aujourd’hui perdue, sans aucune photo ni estampage ; on ne dispose que de la copie faite par S. ANAMALI et publiée par lui, dans *Iliria* 2, 1972, p. 91 (J. et L. ROBERT, *Bull. épigr.*, 1973, 261) ; S. ANAMALI, *BUST* 12, 1958, fasc. 2, p. 95-108 avait signalé une inscription de 13 lignes, mutilée au début et à la fin, « arrêté du Conseil de la ville sur l’emploi de la somme de 600 deniers offerts par un citoyen pour les fonds des compétitions » (J. et L. ROBERT, *Bull. épigr.*, 1967, 338) ; la pierre trouvée dans les ruines d’une maison de Ploçe a été déposée en bordure de la route en vue de son transfert à Vlora, mais elle a disparu avant l’arrivée du camion chargé de la transporter ; S. Anamali donne les dim. de la pierre : 0,36 x 0,29 x 0,12 m.

[.]ου Νεικαίου [γραμ]-
ματείαν ἀγωνοθεσίαν
[αἱ]ροῦνται κατὰ τὸν λογισ-
[μ]όν· ἔφησεν ὁ ἀγωνοθέτης
5 [τοῦ] Δίος εἰληφεῖναι παρὰ Λυσαν-
[νίου] τοῦτο καὶ τῆς Λυσανίου ἐ-
πιστολῆς περιεχούσης, ἔδοξε
τῇ(ι) βουλῇ(ι)· κυρίαν εἶναι τὴν
[ἀ]ξιῶναι τὴν Λυσανίου, ἐπειδὴ
10 τὸ ἀγωνοθετικὸν χρῆμα αὐ-
[τ]ὸς ἔχαρίσατο <το>, καὶ μόνα ἀναλυ-
[θ]ῆναι ὑπὸ Νεικαίου ἐν τῷ(ι)
[λο]γισμῷ(ι) γεγραμμένα δη-
[ν]άρια ἐξιακόσια· ἐνημύστοδε
15 [νε]νημένον ἔλαιον ἐκ τῆς
[Λυσανίου] δωρεᾶς κατὰ τὸν
[λογισμὸν τὸν. . .]

– L. 4 : S. Anamali écrit ὁ ἀγωνοθέτις, qui doit être lu ὁ ἀγωνοθέτης, au masculin.

– L. 5 : le verbe doit être εἰληφέναι, infinitif parfait de λαμβάνω.

– L. 9 : S. Anamali écrivait, au début de la ligne, [ἀ]ξιῶναι, qu’il faut certainement corriger en [ἀ]ξιῶσιν, la demande, la requête.

[-] de Neikaios ; pour le secrétariat et l’organisation des concours, ils sont choisis selon le nombre. L’agonothète de Zeus a dit avoir reçu cette somme de Lysanias et le message de Lysanias le concernant. Il a plu au Conseil : que la requête de Lysanias soit valide, attendu

que celui-ci a offert l'argent pour l'organisation des concours et que seulement les 600 deniers inscrits dans le compte ont été dépensés par Neikaïos. Que Lysanias distribue l'huile tirée de la donation, d'après l'arrêté - - - -].

S. ANAMALI, *Studia Albanica*, 1965-2, p. 63, fait allusion à cette inscription, en annonçant une publication prochaine, mais l'inscription a disparu avant. J. et L. Robert écrivaient à propos de cette inscription intéressante mais disparue et « si troublée par les fautes d'impression qu'on ne peut faire des conjectures » : « Il nous semble qu'il était question des comptes d'un agonothète ; [. . .] ici c'est un décret qui fait état des comptes ».

14. – Inscription bilingue, gravée sur une grande pierre de marbre placée au-dessus de la fontaine du village de Ploçe, en contrebas du rempart, du côté nord, à l'ombre d'un grand platane ; signalée par É. ISAMBERT, *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*. I. *Grèce et Turquie d'Europe*, Paris, 1873, p. 860, colonne b : « Au-dessous de la route, de ce côté, est une fontaine moderne, au-dessus de laquelle on lit une inscription grecque fort détériorée, et une autre latine au-dessous. La première relate qu'un certain Pomponius Oeianus a fait à ses frais des distributions de blé. En quittant la route et descendant vers le N.O., on arrive à un énorme piédestal qui rappelle celui d'Agrippa aux propylées d'Athènes, et auquel paraît avoir été enlevée l'inscription ci-dessus » ; ces remarques sont empruntées sans aucun doute au Mémoire inédit de X. GAULTIER DE CLAUBRY passé dans cette région en 1858 ; publiée par C. PATSCH, *Das Sandschak Berat in Albanien, Schriften der Balkankommission, Antiquarische Abteilung, III*, Vienne 1904, col. 199-200 et 37, reprise par L. M. UGOLINI, *Albania Antica*, I, *op. cit.*, p. 197, n°19. Les deux dernières lignes, correspondant à l'inscription latine, sont reprises par S. ANAMALI, H. CEKA et É. DENIAUX, *Corpus des inscriptions latines d'Albanie*, Rome 2009, n° 218, p. 165-166. Ici, fig. 11.

Τύχηι ἀγαθῇ ἡ θεο[ῖς Σεβ]αστοῖς Κα[ίσαρσιν]

Πούβλιος Πομπώνιος [Πουβλί]ο υἱὸς Αἰλιανὸς λ[. . . ἐκ τῶν]

ἰδίων τό τε σείταποδοχ[εῖον κ]ατεσκεύασεν καὶ τ[ὴν . . . ἀνέθη]-

κεν, οὐδέτερον ἐχούσας [τ]ῆς πόλεως πρότερον ἔν δὲ τῇ σει-

5 τοδείᾳ παρασχὼν τοῦ πυροῦ τὸν μόδιον δηναρίο[ις. . .]

τειμὴν ἐπὶ τῶ[ι] ἀμετάθετον εἶναι τὸ χρῆμα καθι[ερωμένον]

M. Λυκό[φρονος ?] τοῦ Ἡρακλέωνος υἱοῦ διάταξις ἀνθ' ὧν ?[. . .] Βαριανοῦ Σώσπιδος

[ῶ]ν ὑπογραφ[. . .]

[...] k(alendas) Augustas proximas et pecuniae et frumenti nomine [...]tisi

[...]uo solvere debuit et frumenti poenam constitua[m] decreto ordi[nis ...].

À la bonne fortune. Aux divins Augustes Césars. Publius Pomponius, fils de Publius Aelianus, de ses propres ressources a construit un grenier à grain et a consacré la [. . .], la cité n'ayant ni l'un ni l'autre auparavant ; durant la famine, il a fourni la mesure de froment au prix de [. . .] deniers, à condition que la somme consacrée de M. Lykophrôn fils d'Hérakléôn soit immuable ; une distribution en échange des biens de Varianus Sôspis, dont il est écrit ci-dessous - - - .

(Tel jour) avant les calendes d'août proches et à cause de la somme et du froment - - - -

Il dut aussi payer l'amende fixée par décret de l'ordre (des décurions - - -).



Figure 11 : Inscription bilingue (n° 14).

C. Patsch note : l'inscription donne une information sur la donation d'un grenier à grain public par le magistrat P. Pomponius fils de Publius Aelianus et contient, à la fin, le certificat de la cité. L'inscription témoigne aussi que se trouvait dans l'ancienne Ploçe une enclave latine et que la cité prospérait vers 200 ap. J.-C. Cette date est retenue par C. Patsch et reprise par É. Deniaux « à cause de la mention de plusieurs Empereurs *Theoi Sebastoi*, Césars – il pourrait s'agir de Septime Sévère et de ses fils – mais aussi des derniers Antonins) ».

15. – Ex-voto provenant de Dushkarat, au nord-est d'Amantia, déposé au Musée archéologique de Tirana, sans n° d'inventaire ; publiée par D. KOMATA, *Iliria* 19, 1989, 1, p. 267-268, fig. 1 (P. CABANES, *Bull. épigr.*, 1990, 439 ; *SEG XXXIX*, 1989, 553) ; inscription reprise par FR. QUANTIN dans G. LABARRE éd., *Les cultes locaux dans les mondes grec et romain, Actes du colloque de Lyon (7-8 juin 2001)*, Paris 2004, p. 173, n° 5 (*SEG LIV* (2004),

581) ; l'inscription occupe la partie haute de la stèle qui mesure : 0,19 x 0,205 m ; dim. de la pierre : 0,38 x 0,17 à 0,20 x 0,15 m ; h. l. : de 1 à 2,6 cm ; forme des lettres : *alpha* à barre brisée, E, Σ : fig. 12.

Ποσειδῶνι,
 Ἀμφιτρίται,
 Ἀρίσταρχος
 Κλεανόρος καὶ
 5 Ἀννίκα, εὐχάν.

À Poseidon et Amphitrite, Aristarchos fils de Kléanôr et Annika (ont adressé) ce vœu.

Le culte de Poseidon est connu aussi dans la région de Tépélen, dans l'inscription provenant du village de Saliari, conservée au musée archéologique d'Ioannina, à Kamçisht dont l'inscription ne comporte pas le nom du dieu, à Antigoneia et à Poliçan, à Byllis, à Phoinikè dans un acte d'affranchissement avec consécration à Poseidon ; près de la mer, c'est bien le dieu de l'onde qui est vénéré ; plus à l'intérieur, ce peut être le dieu des tremblements de terre qui est l'objet d'un culte important en raison même de la fréquence des secousses sismiques. Le culte du dieu paraît aussi être lié à la fertilité animale et à l'élevage.



Figure 12 : Dédicace à Poseidon et Amphitrite (n° 15).

16. – Stèle funéraire trouvée près du temple de l'Aire de Peç à Amantia, conservée au Musée archéologique de Tirana, inv. n° 9284 ; dim. de la stèle : 0,27 x 0,17 x 0,105 m ; h. l. : 1,2 à 2 cm

Θέων Ἀδύ-
 λου, χαῖρε.

Théôn fils d'Hadylos, salut.

17. – Inscription découverte à Amantia, conservée au Musée archéologique de Tirana, inv. n° 7956, brisée en haut, à gauche et en bas ; le bord droit est plus rectiligne mais coupe fréquemment des lettres, ce qui laisse penser que l'inscription peut se développer également de ce côté ; dim de la pierre : 0,26 x 0,25 x 0,15 m ; h. l. : 2,4 à 2,6 cm ; forme des lettres : *alpha* à barre brisée, E, Σ, Ω ; estampage à la fig. 13.

[- - -] ους ἐπ' ἐμῷ [- - -]
 [- - -] ρ αὐτοῖς οἴκο[- - -]
 [- - -] ων παρ' ὑμεῖν[- - -]
 [- - -] τῶν οἰκετῶν [- - -]
 5 [- - -] εἰς τὸν ἐμὸν [- - -]
 [- - - - -] ἐγέννην [- - -]
 [- - - - τῇν] πόλιν Ἀ[μαντῶν]



Figure 13 : Épigramme funéraire (?) (n° 17).

Le sens de ce fragment d'inscription est difficile à déterminer : il s'agit très probablement d'une épigramme funéraire dans laquelle le défunt parle de lui à la première personne, comme l'indiquent les lignes 1 et 5, où le pronom personnel ou l'adjectif correspondant est utilisé.

– L. 3 : ὑμεῖν est aussi une forme dialectale pour ὑμῖν.

– L. 4 : on a ici une mention des *gens de la maison*, très souvent au sens de *serviteurs*.

– L. 5 : le défunt évoque peut-être ici sa propre maison : εἰς τὸν ἐμὸν [οἶκον].

– L. 6 : le verbe est l'imparfait à la 1^{ère} personne du singulier du verbe γεννάω, sous une forme dialectale pour ἐγέννων, *j'engendrais*. Le défunt rappelle sa descendance.

La dernière ligne mentionne une *polis* commençant par la lettre Α-, ce qui fait penser que l'auteur de l'inscription qualifie la petite agglomération aujourd'hui occupée par le village de Ploçe, du nom de *polis*. Faut-il en conclure que les Amantes ont opté pour le cadre de la *polis*, plutôt que pour celui du *koinon* ? Ce n'est pas certain, si on veut bien se rappeler l'utilisation sur une lamelle oraculaire de Dodone (publiée par D. ÉVANGÉLIDIS, *AE*, 1953/54, p. 99-102, *SEG* XV, 397) de l'expression ἃ πόλις ἃ τῶν Χαόνων pour désigner la communauté des Chaones, qui n'ont pas retenu le cadre de la Cité-État pour organiser la vie de leur collectivité. Il peut en être de même chez les Amantes. Mais il est sûr que cette inscription est la première à utiliser le terme de *polis* pour les Amantes. L'absence de l'article avant l'ethnique est aussi surprenante, à moins qu'il s'agisse du nom de la ville, Ἀμαντία.

18. – Stèle funéraire en calcaire découverte en 1991 sur une terrasse de la rive gauche de la Vjosë à l'ouest de Shkozë, village situé à l'est d'Amantia et de Sevaster sur la rive gauche de la Vjosa (fig. 1). L'inscription est entrée au Musée de Vlora en 1989 grâce à V. Bereti qui l'a trouvée dans la maison de Sefer Laze, et elle porte le n° d'inv. 82 (n° national 8689, code 072). La forme de cette stèle dérive de celle des stèles naomorphes, mais ici fronton et acrotères sont très simplifiés. Le défunt apparaît en bas-relief au-dessus d'une inscription de quatre lignes présentée dans un cadre. De part et d'autre, une décoration réticulée et la représentation en bas-relief de deux récipients. La stèle est enduite d'un lait de chaux. Dim. de la stèle : 0,38 x 0,36 x 0,095 m ; dim. du panneau intérieur de l'inscription : 19,5 x 11,5 cm ; h. l. : 1 (*omicron*) à 3 (un *iota* à la première ligne) cm ; forme des lettres : *epsilon* et *sigma* lunaires : fig. 14 a et b.



Figure 14 a : Stèle funéraire de Propoisis (n° 18).

Προποῖσις
ἐτῶν
πέντε.

Propoisis, (morte) à l'âge de cinq ans.

Le nom du défunt est peu connu. Il semble que la pierre ait été réutilisée pour graver des caractères qui n'ont rien à voir avec l'inscription funéraire, à la fin de la deuxième ligne et de la troisième ligne et sans doute sur toute la quatrième ligne. On a l'impression que le cartouche de Προποῖσις a été gravé sur une stèle plus ancienne, sans doute funéraire, dont des vestiges de l'inscription ont survécu

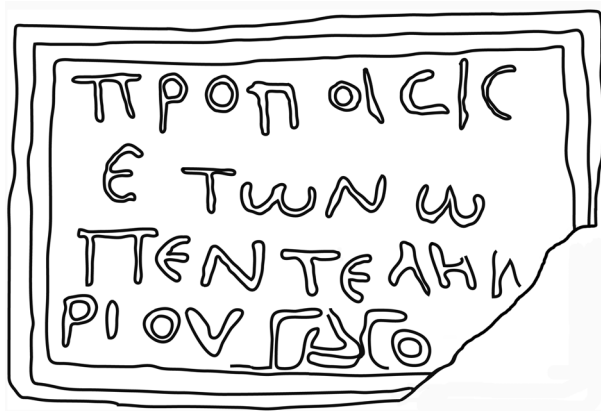


Figure 14 b : Stèle funéraire de Propoisis (n° 18).

à gauche : Δ, I, et peut-être X pour χαῖρε. Cette ancienne inscription était elle aussi encadrée par deux filets. De plus des lettres ont été rajoutées plus tard : l. 2, un *ômega* à droite, l. 3, trois ou quatre lettres après πέντε, ΔHN ou ΛHN, puis une 4^e ligne portant PIOYTATO.



19. – Stèle de calcaire en forme de cippe sculptée en haut-relief de la représentation du défunt enveloppé dans son manteau. Sous le défunt, l'inscription funéraire. Cette stèle a été découverte par V. Bereti à Amonicë, immédiatement au nord de l'acropole d'Amantia. Dim. de la statuette : 0,41 x 0,15 x 0,12 m ; h. l. : *pi* : 1,2 cm ; *alpha* : 1,5 cm ; forme des lettres : *alpha* à barre brisée, *epsilon* carré ; peut dater du IV^e/III^e siècles av. J.-C. : fig. 15.

Ἀσκλάπων

χαῖρε.

Asklapôn, salut.

Ἀσκλήπων, un affranchi, est connu à Bouthrôtos (*CIGIME* II, n° 21, l. 33).

Figure 15 : Stèle funéraire d'Asklapôn (n° 19).

20. – Fragment de *kiôniskos* tronconique en calcaire, de section circulaire, avec base, découvert à Armen. Il était associé à une tombe de Shpëndra, lieu-dit situé à 3 ou 4 km au sud-ouest d'Armen (cf. V. BERETI, « Dy varre antike pranë Armenit » (Deux tombes antiques aux environs d'Armen), *Iliria* 16, 1986-2, p. 129-139). Ni photo, ni dimensions. L'inventeur, Vasil Bereti, garde le souvenir de deux lignes :

[...]ΕΝΙΣ

χαῖρε.

S'agit-il d'un Διογένης lu selon la phonétique du grec moderne ? En réalité, les noms se terminant en -ενίς sont nombreux : Θεαγενίς, Θεογενίς, Διογενίς, Παρθενίς et Παρθένις, Ξενίς (à Bouthrôtos, *CIGIME* II, n° 30, l. 18), Περιγενίς (à Bouthrôtos, *CIGIME* II, n° 28, l. 34).

L'attribution de cette inscription à Amantia n'est pas certaine ; l'éloignement géographique d'Armen par rapport à Amantia est un obstacle à cette attribution. L'inscription pourrait appartenir à Olympè plus proche, voire même à Apollonia qui contrôlait les mines de Selenicë.

21. – Stèle funéraire trouvée très au sud d'Amantia, près de Cerje, village situé au nord de Mesaplik dans l'arrière-pays de Vlora, dans la vallée de la Shushica, en amont de Drashovica, déposée au Musée archéologique de Tirana inv. n° 7573, signalée d'abord par D. KOMATA, *Iliria* 7-8, 1977-1978, p. 364 et fig. 1, p. 367, puis par S. ANAMALI, dans *Albanien. Schätze aus dem Land der Skipetaren, op. cit.*, p. 438, n° 349 avec une bonne photo et par D. KOMATA, *Iliria*, 1989-2, p. 222 et fig. 4 (mais aucun n'en donne le texte) ; la défunte est représentée debout dans la partie droite de la stèle, avec le signe du svastika à droite et à gauche au-dessus des épaules ; elle a la main gauche sur le ventre, le bras droit le long du corps : à gauche, une paire de sandales est sculptée ; dim. de la stèle : 0,71 x 0,54 m ; forme des lettres : *epsilon* et *sigma* lunaires, *oméga* cursif ; l'inscription est gravée au-dessous de la main droite de la défunte ; datée du IV^e siècle ap. J.-C.

Zή-
 σασα ἐ-
 τῶν
 ιθ΄.

Sur le pied de la stèle utile pour la planter dans le trou d'un support ou directement en terre est gravé le nom :

Πολίβα

Il pourrait, donc, s'agir de la tombe de *Poliba qui a vécu 19 ans*. On peut s'étonner que le nom de la défunte soit gravé à un emplacement sur la stèle tel qu'il restait inconnu de tous les passants, puisqu'il était enterré. On doit noter également que l'écriture n'est pas la même dans les deux inscriptions : le nom est écrit avec des lettres très régulières, l'*alpha* à barre brisée, alors que sous la main droite de la défunte, l'écriture est peu soignée, les *alpha* n'ont plus la barre brisée, *epsilon* et *sigma* sont lunaires, *oméga* cursif. Enfin, il n'est pas impossible qu'il existe un *sigma* lunaire à la fin du nom de la défunte : ΠΟΛΙΒΑC ; si c'est bien le cas, on a là une forme génitive qui contraint à ne pas rapprocher ce nom du reste de l'inscription. On peut alors supposer que le nom de la défunte avait été gravé dans la partie haute de la stèle qui est aujourd'hui cassée, le nom Πολίβας appartenant à une inscription antérieure avant le remploi du bloc.

ORIKOS ET SA RÉGION

22. – Stèle funéraire trouvée par L. Kumi et déposée au musée de Vlora par V. Bereti en 1989 (inv. n° 39) ; surmontée d'un fronton triangulaire, l'inscription est gravée au-dessus d'un portrait féminin sur la gauche, placé à côté d'une rosette ; la face arrière de la stèle a été sculptée d'un visage moustachu ; dim. de la stèle : h : 0,34, larg. : 0,212 en bas, épaisseur 0,135 en haut, 0,09 m en bas ; hauteur du fronton : 0,09 m ; tableau avec portrait et rosette : 0,165 x 0,12 m ; h. l. : 1,6 à 1,8 cm, sauf l'omeron : 0,8 cm ; forme des lettres : *alpha* à barre brisée, *pi* à jambe droite plus courte : fig. 16 a et b.

Πανταρέτα
Δεξάνδρου.

Pantaréta, fille de Déxandros.

Le nom Pantaréta est connu à Corinthe ; cette femme, dont le visage est représenté sur la stèle, est plus probablement la fille de Dexandros plutôt que son épouse.



Figures 16 a et b : Stèle funéraire de Pantareta (n° 22).

La stèle paraît avoir été utilisée trois fois : d'abord comme une stèle épaisse en forme de naïskos, peut-être peinte d'une inscription, et assurément gravée d'un élément décoratif circulaire dont on peut observer un vestige à gauche du visage (fig. 16 a) ; dans un deuxième temps, l'inscription de Pantaréta, dont le portrait est sculpté sous l'inscription, à gauche d'une rosette très apolloniate (fig. 16 a) ; enfin, le visage barbare sur la face arrière doit correspondre à un remploi (fig. 16 b).

23. – Inscription provenant de la partie sud du bâtiment énigmatique appelé « théâtre » d'Orikos, publiée par V. D. BLAVATSKI et S. ISLAMI, « Fouilles d'Apollonia et d'Orichum (travaux de 1958) », *Buletin i Univ. Shtetëror të Tiranës, Seria Shkencat Shogerore* 14, 1960, fasc. 1, p. 51-112, reprise par V. D. BLAVATSKI, *Klio* 40, 1962, p. 290, (J. et L. ROBERT, *Bull. épigr.*, 1964, 236 et 1967, 337) et par DH. BUDINA, *Studime Historike* 18, 1964, fasc. 1, p. 170, fig. 13b et *Studia Albanica*, 2, 1965, 1, p. 73-81 (qui lit ΜΝΑΙΟΣΜΟ). Dim. de la pierre : 1 x 0,41 x 0,78 m ; h. l. : 4 cm.

᾽Ονασίμου

24. – Inscription provenant, comme la précédente, de la partie sud du « théâtre » d'Orikos, sur un bloc voisin du précédent, publiée par V. D. BLAVATSKI et S. ISLAMI, art. cit., p. 51-112, reprise par V. D. BLAVATSKI, *Klio* 40 (1962), p. 290, (J. et L. ROBERT, *Bull. épigr.*, 1964, 236 et 1967, 337) et par DH. BUDINA, *Studime Historike* 18 (1964), fasc. 1, p. 170, fig. 13b et *Studia Albanica* 2, 1965, 1, p. 73-81.

Ἀμμίας τας

Sur la photo conservée dans les archives de l'Institut archéologique à Tirana, seules les trois premières lettres sont visibles.

25. – Inscription provenant de Dukat, au sud-est d'Orikos, en direction du col du Llogara. Stèle funéraire déposée au Musée de Vlora en 1980, sous les n° 61 et 65, sans n° national. La stèle est surmontée d'un fronton triangulaire encadré de part et d'autre d'acrotères endommagés, surtout à gauche. On distingue deux registres : celui du haut est un élément architectural en forme de voûte ou de niche, tandis que celui du bas est occupé par l'inscription funéraire. Cette disposition peut évoquer une architecture funéraire, mais elle peut aussi dériver, modestement, de stèles comme celle dite de la descente aux enfers à Apollonia (cf. I. POJANI, « La sculpture : présentation de la collection des œuvres découvertes à Apollonia et réflexions iconographiques et stylistiques » dans *Atlas d'Apollonia*¹⁴, p. 122-123 ; J.-L. LAMBOLEY, « La stèle apolloniate

14. *Atlas archéologique et historique d'Apollonia d'Illyrie*, V. DIMO, Ph. LENHARDT, Fr. QUANTIN eds., Rome 2007.

de la descente aux enfers » dans L. BEJKO and R. HODGES éds, *New Directions in Albanian Archaeology*, Studies presented to Muzafer Korkuti, Tirana (International Centre for Albanian Archaeology Monograph Series n° 1), 2006, p. 128-135) : le registre supérieur correspondrait alors au monde des vivants. Dim. de la stèle : 0,385 x 0,282 x 0,12 m ; hauteur des lettres : A : 2,7 cm ; E : 2,5 cm ; forme des lettres : *alpha*, à jambe droite prolongée vers le haut ; *epsilon* et *sigma* lunaires ; les lignes sont soigneusement tracées pour maintenir toutes les lettres à la même hauteur ; à dater au II^e siècle ap. J.-C. : fig. 17).

Ἀγρίς
ἐτ' γ'
χαῖρε.

Agris, âgée de 3 ans. Salut.



Figure 17 : Stèle funéraire d'Agris (n° 25).

Le nom de la défunte n'est pas courant, mais il paraît sûr ; l'âge de la défunte est plus difficile à lire, le *gamma* est sûr ; il pourrait être précédé d'une lettre de faible épaisseur, peut-être un *iota*.

26. – Stèle funéraire, surmontée d'un fronton triangulaire et ornée de deux rosettes au-dessous des trois lignes de l'inscription, dégagée en 1978, conservée au Musée archéologique de Tirana, inv. n° 12141 ; signalée et transcrite dans le quotidien *Zeri i Popullit* du 30 septembre 1990, p. 4 : dim. de la stèle : 0,69 x 0,35 x 0,14 m ; dim. de l'inscription : 33 x 11 cm ; h. l. : 3 à 4 cm ; forme des lettres : *alpha* à barre brisée, E, Σ, Ω. La pierre porte ΝΙΚΑΠΦΩ | ΘΕΣΤΙΩΝΟΣ | ΧΑΙΡΕ.

Νικασιφῶ[v]
[Ἀν]θεστιῶνος,
χαῖρε.

Nikasiphôn, fils d'Anthestiôn, salut.

– L. 1 : la cinquième lettre pose problème ; elle ressemble à un Π, qu'il faut sans doute corriger en ΣΙ.

Le nom du défunt n'est pas courant, il est connu à Paros sous la forme Νικησιφῶν (*Chiron* 13, 1983, p. 285, 12, 35) et aussi à Rhamnonte (*IG*, II², 7362) ; il en va de même pour son patronyme qu'il faut très probablement restituer sous la forme [Ἀν]θεσιῶν. Le nom Ἀνθεσιῶν est connu à Argos, tandis qu'à Apollonia, on trouve une Ἀνθεσιᾶ (*CIGIME* I-2, n° 380) ; ce sont des transcriptions grecques du gentilice romain *Antistius*, avec une aspiration analogique.

TREPORT

Les inscriptions présentées ici, qu'elles proviennent de Treport ou d'Akerni, sont conservées dans les réserves d'Apollonia où elles ont été déposées par Vasil Bereti en 1999 pour des raisons de sécurité. Elles proviennent du local du district archéologique de Vlora. Ces objets sont accompagnés d'un registre intitulé « TRIPORT 1975 (Sektor A, B), 1976 (Sektor C, D) », où les objets sont enregistrés. Les couches archéologiques indiquées ne correspondent pas à des unités stratigraphiques observées, mais à des profondeurs régulières de creusement de 10 à 20 cm.

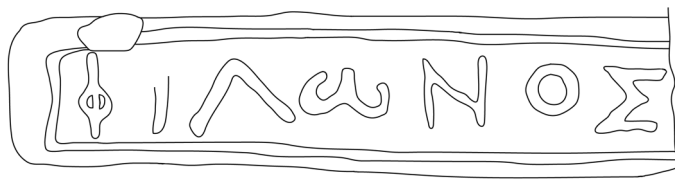
27. – Estampille sur tuile plate, publiée par V. BERETI, *Iliria* 7-8, 1977-78, p. 291, pl. 3, fig. 3 (dessin) et p. 292, pl. 4, fig. 5 (photo) (*SEG*, XXXII (1982), 621) ; voir aussi la thèse dactylographiée de V. BERETI, *Vëndbanimi në Treport*, p. 158, pl. LXX, 369 ; ce fragment paraît perdu aujourd'hui.

Ἀντιλέων
[- -]ο Σιμία

Antiléôn (fils ?) de Simias.

On devine, plus bas sur la tuile, des restes de trois lettres : .IY

28. – De provenance exacte incertaine (il s'agit très vraisemblablement de Treport), cette estampille sur tuile plate est conservée au Musée d'Apollonia, sans marquage. Dim. conservées de l'estampille : 13 x 3 cm ; dim. conservées de la tuile : 15,5 x 15 x 2 cm ; hauteur de l'omigron : 1 cm ; hauteur du sigma : 1,3 cm ; forme des lettres : ôméga cursif et sigma carré ; le lambda est très effacé mais reste visible : fig. 18.

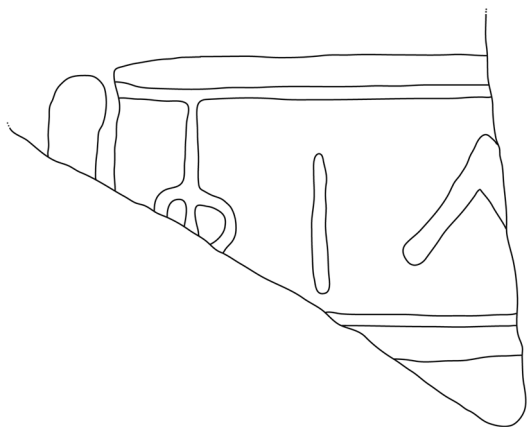


ΦΙΛΩΝΟΣ.

Figure 18 : Estampille de Philôn (n° 28).

Le cadre de l'estampille n'est pas conservé à droite ; néanmoins, la lecture Φῶλονος s'impose. Le nom Φῶλον est fréquent à Dyrrhachion (*CIGIME* I-1, n° 54, 96, 180, 259, 269, 318, 434, 446-448, 515 et 571) comme à Apollonia (*CIGIME* I-2, n° 7, 90, 105, 131, 137, 163, 164 et 367). Notons aussi une attestation à Gurzezë au nord-ouest de Byllis (cf. N. ÇEKA, « Vula antike mbi tjegulla në trevën ndermjet Aosit dhe Genusit » (Timbres antiques sur tuiles trouvés dans la région entre Aôos et Genusus), *Iliria* 12, 1982-1, n° 11, p. 105).

29. – Partie gauche d'une estampille sur tuile plate, conservée au Musée d'Apollonia, au n° 704 du registre de Treport, où elle fut découverte en 1975 lors des fouilles dans la couche n° 2 du carré VIII dans le secteur B. Dim. conservées de l'estampille : 4,5 x 3 cm ; dim. conservées de la tuile : 10 x 9,5 x 2 cm ; hauteur du *iota* : 1,4 cm : fig. 19.



ΦΙΛ[...].

Les candidats sont nombreux, mais l'estampille précédente, comme la suivante, permettent de proposer le nom Φῶλον au génitif. Cette restitution paraît certaine car l'empreinte du sceau est identique à celle de l'exemplaire précédent. Il s'agit donc du même cachet.

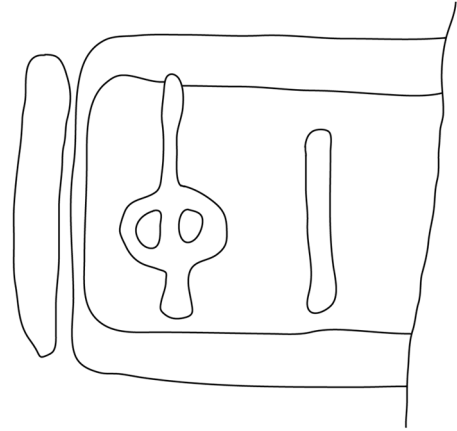
Figure 19 : Estampille de Philôn (n° 29).

30. – Partie gauche d'une estampille sur tuile plate, conservée au Musée d'Apollonia, au n° 32 du registre de Treport, où elle fut découverte en 1975 lors des fouilles dans le secteur A, mais fortuitement, hors contexte stratigraphique ; présentée dans la thèse dactylographiée de V. BERETI, *Vëndbanimi në Treport*, p. 155 et 158, pl. LXX, 364. Dim. conservées de l'estampille : 3,5 x 3 cm ; dim. conservées de la tuile : 11 x 9 x 2,5 cm ; hauteur du *phi* : 2 cm ; hauteur du *iota* : 1,4 cm : fig. 20.

ΦΙ[...].

On retrouve ici la forme et les irrégularités à gauche du timbre précédent, ce qui rend vraisemblable la restitution du génitif Φίλωνος.

Figure 20 : Estampille de Philôn (n° 30).



31. – Partie droite d’une estampille sur tuile plate, conservée au Musée d’Apollonia sans marquage, mais présente dans le registre de Treport sous le n° 33, et découverte en 1975 dans le carré IV/3 du secteur A. Cette estampille est mentionnée avec un dessin par V. BERETI, « Gërmime në Triport » (Fouilles à Triport), *Iliria* 7-8, 1977-1978, p. 286 et 291, pl. 3, fig. 5. (*SEG*, XXXII (1982), 621) ; voir aussi la thèse dactylographiée de V. BERETI, *Vëndbanimi në Treport*, p. 155 et 158, pl. LXX, 365. Dim. conservées de l’estampille : 7 x 3 cm ; dim. conservées de la tuile : 11 x 10 x 2 cm ; hauteur du *lambda* : 1,4 cm ; l’*oméga* n’est pas cursif comme sur un timbre étudié plus haut (Φίλωνος) ; le *nu* est très effacé : fig. 21.

[...]ΙΑΩΝ.

L’estampille est complète à droite, et se singularise de la série précédente par la forme de l’*oméga*. Il faut probablement restituer ici le nominatif Φίλων.

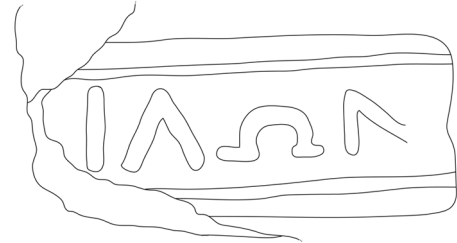


Figure 21 : Estampille de Philôn ? (n° 31).

32. – Partie droite d’une estampille sur tuile plate, conservée au Musée d’Apollonia, mais non mentionnée dans le registre « TRIPORT 1975-1976 etc. » de V. BERETI qui l’a présentée, en revanche, dans sa thèse dactylographiée, *Vëndbanimi në Treport*, p. 155 et 158, pl. LXIX, 363. Dim. conservées de l’estampille : 4,8 x 2,8 cm ; dim. conservées de la tuile : 13 x 10,5 x 2,5 cm ; hauteur de l’*alpha* : 1,5 cm ; forme des lettres : *alpha* à barre brisée : fig. 22.

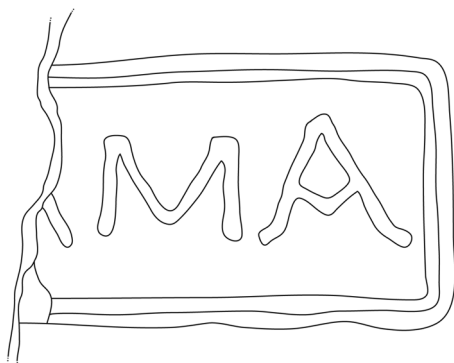


Figure 22 : Estampille de Damas ? (n° 32).

[...]MA.

On peut penser à l'abréviation d'un nom comme Δαμάγης (le génitif de ce nom, Δαμάγεος, est connu à Apollonia, dans une dédicace à Asclépios et sur un timbre : *CIGIME* I-2, n° 5 et 349), ou bien Ἀδματος, bien attesté à Bouthrôtos (*CIGIME* II, n° 29, l. 39 ; 30, l. 16 ; 33, l. 18, etc) ou bien encore Δεμάστας ou Δαμάτριος, attestés à Dodone (cf. É. LHÔTE, respectivement dans « Nouveau déchiffrement d'une petite plaque de plomb trouvée à Dodone et portant une liste de 137 noms » dans *Illyrie méridionale et Épire IV*, p. 125-131 ; et dans *Les lamelles oraculaires de Dodone*, *op. cit.*, n° 78). Mais il paraît plus vraisemblable qu'il s'agisse du nom Δαμᾶς au génitif, attesté deux fois à Bouthrôtos (*CIGIME* II : un affranchi en 14, l. 18 et un dédicant en 172, l. 1).

33. – Estampille sur tuile plate, conservée au Musée d'Apollonia, présente dans le registre de Treport sous le n° 35, et découverte en 1975 dans le carré III/3 du secteur B. Le timbre est complet (raccord) ; V. BERETI l'a présentée dans sa thèse dactylographiée, *Vëndbanimi në Treport*, p. 156 et 158, pl. LXX, 366. Dim. de l'estampille : 13 x 2,5 cm ; dim. conservées de la tuile : 37 x 23 x 2,5 cm ; hauteur de l'*upsilon* : 1,8 cm ; du *delta* : 1,4 cm ; forme des lettres : *epsilon* carré : fig. 23.

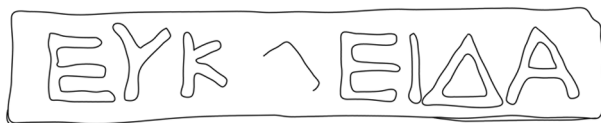


Figure 23 : Estampille d'Eukleidas (n° 33).

EYKΛEIDA.

Lecture : Εὐκλειδα, génitif d'appartenance du nom Εὐκλείδης, connu à Apollonia (cf. *CIGIME* I-2, n° 6 et 39) et à Dyrrhachion (*CIGIME* I-1, n° 204 (Εὐκλείδης) et 444).

34. – Estampille sur tuile, incomplète à gauche et à droite, conservée au Musée d'Apollonia (sans marquage), découverte en 1975 dans le carré VIII du secteur A. Dim. conservées de l'estampille : 6,6 x 1,7 cm ; dim. conservées de la tuile : 7,5 x 5,5 x 2 cm ; hauteur de l'*upsilon* : 1,5 cm : fig. 24.

[...]YKA[...].

Il est tentant de rapprocher cette estampille de la précédente, de lire un *lambda* à droite à la place de notre *A*, et de restituer [E]ύκλ[εῖδα]. Cependant, les modestes vestiges de la première lettre ne peuvent pas correspondre à un *epsilon* ; d'autre part, la lettre triangulaire à droite conserve bien une barre horizontale, qui, bien qu'elle soit disposée très haut, ne peut guère indiquer une autre lettre qu'un *alpha*. Nous restituons donc [...]ΛΥΚΑ[...]. Le nom féminin Λύκα paraissant peu vraisemblable, on peut penser à Λύκανθος, à Λυκάρος (ou -ριος), présent à Apollonia (CIGIME I-2, n° 220), ou à Λυκαρίων, attesté en Macédoine montagneuse (Th. RIZAKIS et G. TOURATZOGLU, Ἐπιγραφές Ἰων Μακεδονίας, I, Athènes, 1985, n° 129).

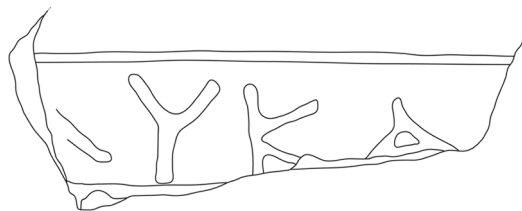


Figure 24 : Estampille de [...]yka[...] (n° 34).

35. – Estampille sur tuile plate découverte, selon le registre « TRIPORT 1975-1976 etc. » où l'objet porte le n° d'inv. 36, en 1975 (sans indication de secteur ou de carré). L'estampille est mentionnée par V. BERETI dans un compte-rendu de fouille, « Gjurmë në Triport » (Fouilles à Triport), *Iliria* 7-8, 1977-1978, p. 286 (sans illustration) (*SEG XXXII* (1982), 621), où il semble que la tuile ait été découverte en 1976 dans le secteur C (c'est-à-dire au sud de l'éperon qui couronne la colline de Treport : V. BERETI, « Gjurmë të fortifikimeve në vendbanimin në Treport » (Vestiges des fortifications de Treport), art. cit. (n. 2), p. 2, p. 150) ; voir aussi V. BERETI qui l'a présentée dans sa thèse dactylographiée, *Vëndbanimi në Treport*, p. 155 et 158, pl. LXX, 368. L'estampille est complète et parfaitement lisible. Dim. de l'estampille : 7,5 x 2 cm ; dim. conservées de la tuile : 41 x 32 x 2,5 cm ; hauteur de l'*alpha* : 1,2 cm ; du *thêta* : 0,8 cm ; formes des lettres : *alpha* à barre brisée ; *sigma* lunaire : fig. 25 a et b.

ΑΘΑΝΑC.

L'abréviation d'un anthroponyme ou d'un ethnonyme paraît invraisemblable. Restituer *Athanas(s)ios* obligerait à dater cette estampille très tardivement. Ἀθηναῖος ou Ἀθηναῖς, noms bien connus à Athènes (D. W. BRADEEN, *The Athenian Agora. Vol. XVII : Inscriptions. The Funerary Monuments*, ASCSAA/Princeton, 1974, 677, 694 et 775), et qui sont portés par des affranchis à Bouthrôtos (CIGIME 2, n° 23), sont exclus. Comme on ne connaît pas un nominatif ΑΘΑΝΑΣ, il



Figures 25 a et b : Estampille d'Athéna (n° 35).



faut sans doute lire Ἀθάνας, génitif du nom dorien de la déesse Ἀθήνα. Si c'est le cas, nous aurions ici la première attestation de l'existence d'un temple d'Athéna à Treport. Présente sur les monnaies des colonies corinthiennes de la région, la déesse est honorée à Ambracie (Denys fils de Calliphon mentionne à Ambracie un sanctuaire d'Athéna : *Description de la Grèce*, 28-30 ; cf. D. MARCOTTE, *Le poème géographique de Denys fils de Calliphon*, édition, traduction et commentaire, Louvain, 1990, p. 54-57 = C. MÜLLER, *GGM* I, p. 239) et Apollonia (I. POJANI, « Deux reliefs provenant d'Apollonia d'Illyrie » dans P. CABANES et J.-L. LAMBOLEY éd., *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité IV*, p. 293-297), à Phoinikè où elle est Polias (S. et F. QUANTIN, « Le déplacement du temple d'Athéna Polias en Chaonie. Remarques sur les *cosiddetti* "temples voyageurs" » dans D. BERRANGER-AUSERVE éd., *Épire, Illyrie, Macédoine ... Mélanges offerts au Professeur Pierre Cabanes* (Collection *Erga*, Recherches sur l'Antiquité 10), Clermont-Ferrand 2007, p. 175-196). L'estampille rappelle un document de Bouthrôtos, *CIGIME* 2, n° 189 *bis*. D. Mustilli découvrit sur l'acropole des tessons de céramique archaïque qu'il data des VII^e et VI^e siècles. Sur un des tessons, daté des VI^e/V^e siècles, sont incisées trois lettres d'une inscription que l'inventeur restitua ainsi : ΑΘΑ[ΝΑΣ]. La restitution n'est pas sûre, et il peut s'agir ici d'un anthroponyme.

Un parallèle est offert par les tuiles estampillées Διὸς Νάου découvertes à Dodone (cf. par exemple CH. SOULI, A. VLACHOPOULOU, K. GRAVANI, *PAAH*, 1998 [2000], p. 143-151, ou bien *SEG* 50 (2000) [2003], n° 545 ; plus généralement, voir A. VLACHOPOULOU-OIKONOMOU, « Τα σφραγίσματα κεραμίδων από το ιερό της Δωδώνης » dans N. WINTER éd., *Proceedings on the International Conference on Greek Architectural Terracottas of the Classical and Hellenistic Periods (12-15 décembre 1991)*, *Hesperia Suppl.* 27 (1994), p. 181-216). De même, au lieu-dit Klisia, à environ deux km à l'ouest de Gitana sur la rive droite du Kalamas, PH. PETSAS a découvert naguère un fragment de tuile en terre cuite où l'on pouvait lire les lettres suivantes : [...]ΙΩΝΑC (*AE*, 1952, p. 13, fig. 24). N. G. L. HAMMOND restitue [Δ]ΙΩΝΑΣ, comme S. I. DAKARIS qui date la forme des lettres du II^e siècle av. J.-C. (*Θεσπρωτία*, *Ancient Greek Cities*, 15, (Athens Center of Ekistics), Athènes, 1972, p. 182, n° 537).

36. – Estampille sur tuile plate, signalée par V. BERETI, *Iliria* 7-8, 1977-78, p. 286 (*SEG* XXXII (1982), 621) et 15, 1985-2, p. 316 (dessin du fragment de tuile, p. 319, tab. I, 18) ; voir aussi la thèse dactylographiée de V. BERETI, *Vëndbanimi në Treport*, p. 156 et 158, pl. LXX, 369.

['Ε]πι Ἀγακλίδ[α]

Sous Agaklidas.

Le nom apparaît le plus souvent sous la forme Ἀγακλειδᾶς, avec le digramme –ει au lieu du *iota*.

L'éditeur fait apparaître, sur le même fragment de tuile, un peu plus bas, deux lignes écrites, sur lesquelles il peut seulement lire :

A[- - - - -]

A[- -]HMOΣ.

Le *mu* peut aussi être un *nu* : seule la moitié gauche est visible.

37. – Nom incisé profondément sous le pied d'une kotylè — ou d'un skyphos —, corinthienne ou attique (cf. V. BERETI, « Kupat antike në vendbanimin e Triportit » (Coupes antiques provenant de Treport), *Iliria* 18, 1988-2, p. 105-119), après cuisson. Le fragment a été découvert en 1976 dans le carré XVII du secteur C, dans la couche n° 3. Il apparaît dans le registre sous le n° 86 ; le marquage lui donne aussi un autre n° d'inventaire, le 259 (« Fund skifosi me iniciale ») ; voir aussi V. BERETI qui l'a présenté dans sa thèse dactylographiée, *Vëndbanimi në Treport*, p. 135 et 142, pl. LXIV, 323. Gravure maladroitement serpentine. Diamètre du fond : 5,5 cm ; hauteur de l'*alpha* : 1,2 cm ; de l'*epsilon* : 1,1 cm ; du *thêta* : 0,7 cm ; forme des lettres : *epsilon* corinthien ; *thêta* croisé ; *gamma* angulaire ; *san* ; fin du VI^e siècle ou première moitié du V^e siècle av. J.-C. ? : fig. 26.

ΘΕΑΓΕΣ.

L'inventeur, Vasil Bereti, se souvient parfaitement de la découverte de cette inscription à Treport, en contexte archéologique. La kotylè, à vernis noir, peut être archaïque. Le texte est gravé de la gauche vers la droite. Les lettres sont caractéristiques de l'alphabet corinthien archaïque (chez L. H. JEFFERY, with a Supplement by A. W. JOHNSTON, *The Local Scripts of Archaic Greece*, Oxford 1990, p. 114, fig. 33 (*Corinth and Korkyra*) : *thêta* 2, *epsilon* 2, *alpha* 2, *gamma* 3 et *san*). Il s'agit vraisemblablement d'un nom d'homme, Θεάγης, bien connu, ne serait-ce que par les occurrences platoniciennes (*Apologie de Socrate*, 34a ; *République*, 496b), et par exemple attesté, pour l'époque archaïque, par une dédicace à Apollon de Métaponte (M. L. LAZZARINI, *Le formule delle dediche votive nella Grecia arcaica*, Atti della Accademia nazionale dei Lincei, Classe di Scienze morali, storiche e filologiche, serie 8, vol. 19, fasc. 2, Rome 1976, n° 883). Le nom est ici au nominatif Θεάγης avec *epsilon* au lieu de l'*êta*. Un signe énigmatique ou un dessin, qui n'est pas une lettre, complète l'inscription : lapin ou image phallique ? La datation de cette inscription est certes imprécise, mais elle confirme la présence de Grecs de culture corinthe-corcyréenne à Treport à l'époque archaïque. Le nom peut être rapproché de Δαμάγης, bien connu à Apollonia (*CIGIME* I-2, n° 5 et 349) et à Dyrrhachion (F. BECHTEL, *Die historischen Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit*, Halle 1917 (réimp. 1964), p. 12 et *CIGIME* I-2, p. 134 et n. 43 sur des monnaies d'Apollonia et de Dyrrhachion). Θεάγης est connu à Dyrrhachion sur une monnaie du musée de Zagreb, publiée par J. BRUNSMID, *Vjesnik hrvatskoga azrheoloskoga druziva*, n.s. 12 (1912), p. 270, n° 64 et le nom peut être restitué sur l'inscription *CIGIME* I-1, n° 539, comme peut-être à Apollonia (*CIGIME* I-2, n° 117). Dans la grande liste des Théarodoques de Delphes, A. PLASSART, *BCH* 45, 1921, p. 23, col. IV, 56, lisait le nom du théarodoque d'Abantia (ou Amantia) Θεᾶς ; J. OULHEN, dans sa thèse encore manuscrite *Les*

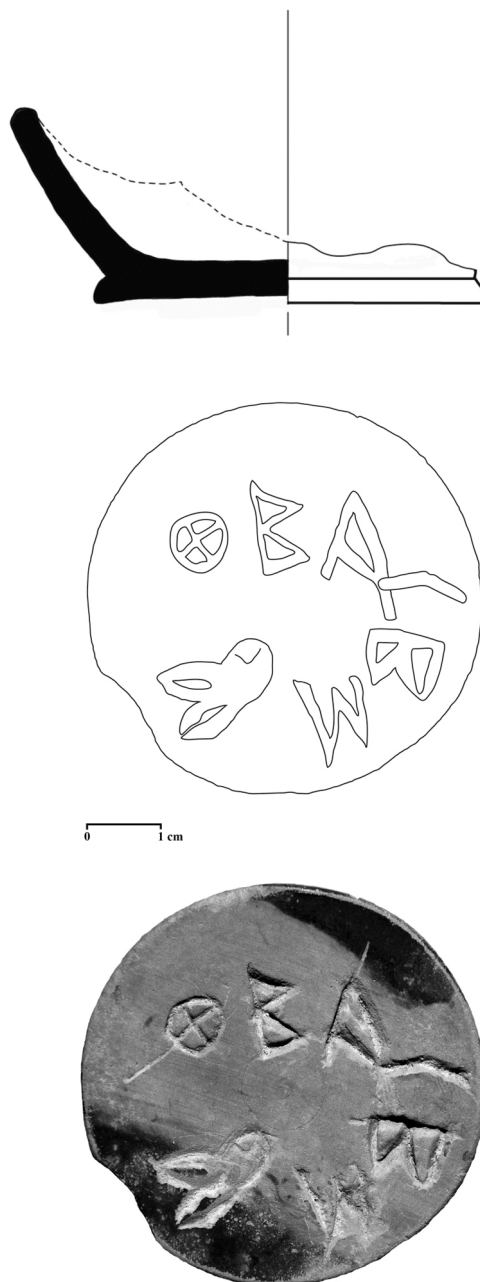


Figure 26 : Inscription incisée de Théagès (n° 37).

Théarodoques de Delphes, Nanterre 1992, rejette cette lecture et propose $\Theta\epsilon\alpha\gamma[-]$; il restitue $\Theta\epsilon\alpha\gamma[\acute{\epsilon}\nu\eta\varsigma]$; on pourrait aussi penser à $\Theta\epsilon\acute{\alpha}\gamma[\eta\varsigma]$.

38. – Monogramme incisé après cuisson dans de la terre cuite découvert en 1976 dans le carré II du secteur B, présent dans le registre « TRIPORT 1975-1976 etc. » sous le n° d'inv. 37. Le monogramme était peut-être entouré d'un cercle, conservé au-dessus de la barre horizontale du *pi*. Dim. du monogramme : 3,7 x 3,2 cm ; dim. du support de terre cuite : 6 x 6 x 2,5 cm ; hauteur de l'*alpha* : 3,5 cm ; forme des lettres : *alpha* à barre brisée : fig. 27.

$\Pi\text{AP-}$ ou $\Pi\text{PA-}$?

S'agit-il d'un monogramme gravé sur une tuile ou bien d'un sceau ? N. ÇEKA signale quelques parallèles régionaux sur tuile (« Vula antike mbi tjegulla në trevën ndermjet aosit dhe Genusit », art. cit., n° 48, 50 et 62), mais ce monogramme est morphologiquement plus proche de ceux qui apparaissent sur les monnaies. Appartient-il à un producteur, un négociant, ou bien à un magistrat ?

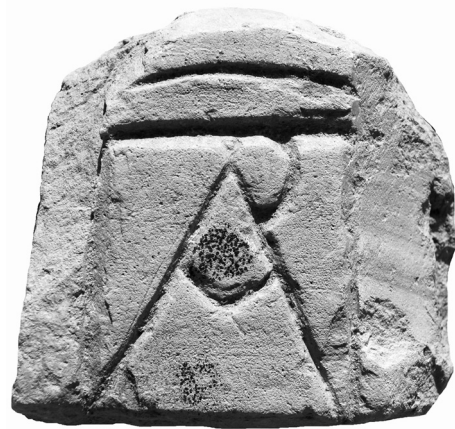


Figure 27 : Monogramme (n° 38).

39. – Lettres en relief sur tuile plate (sur la partie recouverte par la tuile couvre-joint), découverte fortuitement en 1985 à Akerni, village situé au nord de Treport, entre la Vjosë et la lagune de Narta (pour la situation d'Akerni, cf. V. BERETI, « Gjurmë të fortifikimeve në vendbanimin në Treport » (Vestiges des fortifications de Treport), art. cit. (n. 2), fig. 1, p. 149). Confiée d'abord au Centre archéologique de Vlora (Berthama arkeologjik), sous le n° 926 (registre), elle est ensuite déposée dans les réserves du musée d'Apollonia. Dim. conservées de l'estampille : 5 x 3 cm ; dim. conservées de la tuile : 19,5 x 13,5 x 5 cm ; hauteur du *êta* : 2,6 cm : fig. 28.

$\text{HPAI}[\dots]$.



Figure 28 : Estampille d'Héraios ou Héraïôn (n° 39)

Un *kappa* à la quatrième lettre paraît improbable. Il s'agit d'un nom, assurément abrégé à droite, comme Ῥραῖος, ou Ῥραίων, connus à Apollonia (cf. *CIGIME* I-2, n° 355 et 356) et à Dimalé (cf. N. CEKA, « Vula antike mbi tjegulla në trevën ndermjet aosit dhe Genusit », art. cit, n° 37 et 63, pl. 3 et dessin p. 106 : notons aussi, pl. 6, que le profil de la tuile marquée Ῥραίων est strictement identique à celui de l'exemplaire d'Akerni). La graphie de ces noms sur tuile ou amphore est très semblable. Nous avons probablement ici le nom d'un important fabriquant de tuiles et peut-être d'amphores de la basse vallée de l'Aôos, exploitant un gisement d'argile de cette région qui n'en manque pas, en particulier dans le secteur du village de Panaghia, près d'Akerni.